



UNIVERSITÀ DEL PIEMONTE ORIENTALE

UNIVERSITÀ DEL PIEMONTE ORIENTALE  
DIPARTIMENTO DI STUDI UMANISTICI

Corso di Studio Magistrale in Lingue, Culture, Turismo  
Lingue e Letterature Moderne Europee e Americane

Tesi di Laurea Magistrale in Linguistica Francese

VOIX DE BANLIEUES : LE FRANÇAIS CONTEMPORAIN DES CITÉS  
DANS LE ROMAN "*DIX-HUIT ANS, PAS TROP CON*"  
DE QUENTIN LESEIGNEUR (2023)

RELATORE : Prof.ssa Laurence Audéoud

CORRELATORE : Prof. Filippo Fassina

Candidato

Silvia Manni

20014714

ANNO ACCADEMICO 2022/2023

# Sommaire

## Introduction

1. La banlieue française : un aperçu sociolinguistique
  - 1.1 La banlieue et le français contemporain des cités
  - 1.2 Crise économique et sociale
  - 1.3 Les effets sur la langue : communauté et exclusion
  - 1.4 L'école et le travail
  - 1.5 Vecteurs de diffusion du FCC
2. Caractéristiques du FCC
  - 2.1 Caractéristiques phonétiques
  - 2.2 Caractéristiques morphosyntaxiques
  - 2.3 Caractéristiques lexicales
    - 2.3.1 Le verlan
    - 2.3.2 Les emprunts à d'autres langues
3. Le roman de banlieue
  - 3.1 Les romans « beurs » des années 80 et 90
  - 3.2 Après 2000
    - 3.2.1 « Qui fait la France ? »
  - 3.3 Les thématiques du roman de banlieue
  - 3.4 À côté du roman : le cinéma « de banlieue »
4. Le roman *Dix-huit ans, pas trop con* de Quentin Leseigneur
5. Exploitation du corpus
  - 5.1 Anglicismes
  - 5.2 Mots en arabe
  - 5.3 Verlan
  - 5.4 Troncations
  - 5.5 Lexique non conventionnel

## Conclusion

## Bibliographie

## Introduction

Pendant ces dernières décennies la France a assisté à un bouleversement au niveau linguistique et sociolinguistique dû à la diversité croissante de sa population. Il s'agit du développement d'un nouveau type de formes morphosyntaxiques, qui se détache de la langue standard et qui se nourrit à la fois de néologismes par dérivation et d'emprunts à d'autres langues, en incluant aussi des termes remontant au vieil argot.

Ce phénomène est actuellement appelé « français contemporain des cités », « français de banlieue » mais aussi « langue des jeunes », en indiquant le milieu et les locuteurs où cette variante s'est développée. Dans un premier temps, en effet, il était limité à la banlieue des grandes villes françaises, habitées pour la plupart par des familles immigrées provenant de plusieurs pays. La création de communautés liées par une condition de chômage et de marginalisation commune a contribué à la création d'une langue propre manifestant à la fois une volonté de collectivité et un refus d'assimilation dans la société française qui, à son tour, a rendu difficile son intégration. Bien que ce nouveau lexique soit aujourd'hui utilisé par la plupart de la population jeune, il conserve ses traits cryptiques et il s'enrichit de jour en jour ce qui en fait un élément d'identité et d'exclusion.

Les objectifs de cette enquête se résument en la contextualisation du français contemporain des cités au niveau social et lexical, et en l'analyse du roman récent *Dix-huit ans, pas trop con* de Quentin Leseigneur (2023) en mettant en évidence les caractéristiques propres aux occurrences relevées dans le texte.

Les premiers chapitres seront donc consacrés à un aperçu sociolinguistique illustrant les causes sociales de l'évolution de cette variante, en mettant l'accent sur l'influence que la discrimination et la condition de précarité, qui aboutit aux émeutes des premières années du 21<sup>ème</sup> siècle, ont eu dans la diffusion du français contemporain des cités. À côté des moments de rencontre entre les différentes communautés vivant dans la banlieue, seront ensuite identifiés les autres principaux vecteurs de diffusion de lexique, c'est-à-dire la musique rap, les films et internet. Un rôle très important est aussi joué par l'école qui la plupart du temps rencontre beaucoup de difficultés pour l'intégration des jeunes issus des cités. La résistance et le rejet envers la société française se reflète dans l'échec scolaire et en obstacles dans la recherche du travail.

Ensuite, on se concentrera sur les particularités linguistiques et les différents phénomènes au niveau de la phonétique, de la morphosyntaxe et du lexique en soulignant la valeur cryptique du langage et l'habileté de transformation et d'innovation utilisées comme système de défense pour garder l'exclusivité de la compréhension.

La seconde partie de la recherche sera réservée à la littérature « de banlieue », en soulignant ses caractéristiques et en passant en revue ses réalisations les plus influentes dès les années quatre-vingts, et jusqu'à aujourd'hui, avec une petite focalisation sur les récits ayant une figure féminine au centre du roman et sur le cinéma de banlieue.

La recherche se conclut avec l'exploitation du corpus composé par l'intégralité du roman de Quentin Leseigneur *Dix-huit ans, pas trop con*. Dans ce cadre, on illustrera les traits distinctifs spécifiques du français contemporain des cités présents dans le livre en les distinguant en anglicismes, mots en arabes, mots en verlan, troncations et lexique non conventionnel.

Les principales sources utilisées pendant la rédaction de la première partie ont été les articles scientifiques de nombreux chercheurs et linguistes qui ont consacré une partie de leur travail à l'étude de la langue de banlieue et du milieu de la cité sous le point de vue de l'évolution lexicale, en particulier les essais du linguiste Jean-Pierre Goudailler, tandis que pour la seconde partie il s'agit des dictionnaires en ligne, principalement le *Dictionnaire de la Zone* et le *Bob, dictionnaire de français argotique, populaire et familier*, offrant une vaste sélection de termes argotiques ainsi que l'histoire de l'évolution du mot. Ces outils ont permis l'analyse détaillée d'un roman racontant l'histoire d'un jeune garçon qui travaille comme vendeur de drogue aux prises avec un milieu caractérisé par un taux élevé de criminalité. Les dialogues ainsi que le récit mené à la première personne par le protagoniste sont saturés de ce langage cryptique, qui reflète la situation de la banlieue, raison pour laquelle ce roman a été choisi.

## 1. La banlieue française : un aperçu sociolinguistique

### 1.1 La banlieue et le français contemporain des cités

Le français, ainsi que toutes les autres langues vivantes, est une entité qui change constamment et qui s'enrichit de plus en plus fréquemment des emprunts étrangers. Dans le cas des cités françaises, où l'immigration touche des niveaux très élevés, ce phénomène est évident puisque, à côté des multiples cultures et communautés ethniques, on trouve par conséquent autant de langues. Une immense variété de dialectes incluant surtout l'arabe maghrébin, le berbère, des langues africaines, les créoles antillais, des langues asiatiques et tziganes constituent le groupe des idiomes les plus influents. Le mélange de ces langues étrangères avec le français véhiculaire dominant a causé l'apparition d'une interlangue appelée « Français contemporain des cités » ou « Langue de banlieue » indiquant les milieux où elle s'est développée <sup>1</sup>.

La banlieue française est la protagoniste principale de ce nouveau phénomène. Dans ces quartiers défavorisés en effet, la violence et la ségrégation culturelle, ainsi que la pauvreté et le refus de l'intégration se reflète dans la langue en causant, comme l'a illustré Jean-Pierre Goudaillier, une fracture linguistique à côté d'une fracture sociale <sup>2</sup>.

L'utilisation de cette langue met en lumière une volonté identitaire visant à créer une communauté linguistique exclusive et opposée au français standard académique. La création d'une diglossie peut donc être vue comme un mécanisme de révolte contre la société dominante, qui n'a pas rendu possible une véritable intégration.

Le français de banlieue est une variété de type social du français, essentiellement orale, qui s'identifie aujourd'hui avec le langage des jeunes résidents dans les quartiers périphériques des grandes villes mais dont les fondations remontent à la moitié du vingtième siècle. Comme on l'a déjà mentionné, cette variante s'est développée entre les groupes de citoyens immigrés qui font partie des minorités culturelles et linguistiques, qui forment une classe défavorisée en termes d'inclusion sociale et qui vivent dans la *banlieue*<sup>3</sup>, la ceinture urbaine composée par les quartiers populaires qui entourent la ville.

---

<sup>1</sup> Goudaillier, Jean Pierre, *Français contemporain des cités : langue en miroir, langue du refus*, « Adolescence » vol. 251, no. 1, 2007, pp. 119-124.

<sup>2</sup> Goudaillier, Jean-Pierre, *Le français face aux bilinguismes et aux métissages culturels, Quelles perspectives pour la langue française ? Histoire, enjeux et vitalité du français en France et dans la francophonie*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, pp. 59-64.

<sup>3</sup> Cf. définition de « banlieue » par le Dictionnaire *Larousse* : « Ensemble des localités administrativement autonomes qui environnent un centre urbain et participent à son existence. » Le terme est composé de deux mots : *ban* et *lieue*, qui soulignent le distancement géographique et social de la ville, il s'agit donc d'un « lieu mis au ban ».

Dans l'imaginaire collectif, la banlieue est souvent associée à une idée de « ghetto » : un lieu difficile, une zone sensible habitée par des familles en difficulté, où on trouve des problèmes de violence et de délinquance combinés avec la progression de l'islamisme et des cultures étrangères<sup>4</sup>. Le phénomène de la migration massive vers la France a commencé en effet pendant le dix-neuvième siècle, lorsque le Pays a accueilli des immigrants dont la majorité provenait de l'Europe méridionale, de l'Asie, de la Turquie mais surtout des anciennes colonies françaises du Maghreb et de l'Afrique noire. Les expatriés occupaient souvent des résidences hors du centre de la ville où des logements populaires étaient vite érigés. Après les années quatre-vingt, le phénomène de la banlieue dans les villes françaises a été donc associé, d'une façon automatique, à la marginalité, aux fractures sociales et à la crise économique<sup>5</sup>. Le partage de ces lieux et de ces conditions de vie a permis le développement d'une nouvelle culture et par conséquent d'une nouvelle langue.

## 1.2 Crise économique et sociale

On doit remonter aux années 1970 pour trouver les racines de cette transformation drastique qui a influencé à la fois le domaine social, et le domaine linguistique. C'est à ce moment-là, en effet, qu'on assiste à la crise du mouvement ouvrier et des syndicats, qui a conduit aux premières importantes révoltes des citoyens immigrants.

Ces organismes permettaient aux travailleurs de se réunir et de créer des liens sociaux et des communautés de destins. Avec la perte de ces associations et avec les transformations et la détérioration de l'économie du travail, on a assisté à une fragmentation sociale qui a porté aux marginalisations et à une intensification du phénomène du racisme aux dépens des minorités ethniques<sup>6</sup>.

Marie-Madelien Bertucci considère comme un point culminant de ce malaise social les émeutes de l'année 2005, qui ont donné libre cours au sentiment de frustration des populations immigrants résidents en France « qui se perçoivent et qui sont amenés à se percevoir comme illégitimes par une société à laquelle ils appartiennent, dont ils sont citoyens et qui continue à les voir comme différents »<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> Baillet, Dominique, *La "langue des banlieues", entre appauvrissement culturel et exclusion sociale*, « Hommes et Migrations », n°1231, Persée, 2001, pp. 29-37.

<sup>5</sup> Duchêne, Nadia, *Langue, immigration, culture : paroles de la banlieue française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2002, pp. 30-37.

<sup>6</sup> Bertucci, Marie-Madeleine, *Formes de la ségrégation langagière et sociale en banlieue*, « Cahiers internationaux de sociolinguistique », 2013, p. 49

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 46.

### 1.3 Les effets sur la langue : communauté et exclusion

Du point de vue sociolinguistique, on a aussi remarqué des transformations : la discrimination, la pauvreté et les difficultés, ou encore l'impossibilité qui caractérisait la croissance sociale et l'inclusion dans le monde français, ont renforcé ultérieurement le sentiment de détachement social et culturel des communautés immigrées, qui a, par conséquent, permis la naissance d'un nouveau type de langage, caractérisé par une fonction cryptique et par des influences lexicales d'origine étrangères, qui met directement en relation les différences de prestige social et de pouvoir <sup>8</sup>.

La condition de marginalité causée par l'exclusion de la vie sociale a donc permis la création d'une position « face aux autres ». Le territoire et ses résidents, où les jeunes forment leurs identités et où ils partagent leurs expériences, devient donc la seule forme d'identification qu'ils trouvent.

L'aspect cryptique de cette langue est essentiel pour la consolidation et l'affirmation de la communauté qui, par conséquent, va exclure ceux qui n'en font pas partie. Comme les banlieues sont perçues comme des endroits éloignés et déclassés par rapport à la réalité de la ville, la langue parlée par leurs habitants occupe aussi un rôle marginal et inférieur en comparaison au français standard utilisé à l'école, dans les médias et dans les contextes formels. Dans le passé, une dynamique semblable a caractérisé l'argot français ancien, dont les origines remontent au treizième siècle et qui était utilisé à l'origine par les soldats et par ceux qui appartenaient à la pègre, mais avec le temps il s'est diffusé aussi parmi les classes sociales les plus élevées.

L'appartenance à un même groupe linguistique est bien illustrée par Nadia Duchêne désignant le concept de « communauté linguistique », dans laquelle le partage assume une valeur considérable

Ainsi une communauté linguistique est composée d'un ensemble de locuteurs qui partagent en effet, non seulement une langue, mais aussi un ensemble de normes et de valeurs d'ordre sociolinguistique. Ils adoptent des attitudes linguistiques semblables, des règles d'usage communes. Les membres de cette communauté sont donc capables de se reconnaître à travers leurs pratiques langagières. Selon la sociolinguistique actuelle, une communauté linguistique est principalement une communauté au sein de laquelle il existe un consensus, une sorte de syntonie entre individus différents et où le conflit est minimisé. <sup>9</sup>

Pour ce qui concerne la *langue de banlieue*, cette communauté linguistique est pour la plupart formée par les jeunes d'origine étrangère qui partagent un répertoire lexical très hétérogène, dont les emprunts font partie des différents idiomes des citoyens immigrés. Il est donc courant de trouver, par exemple, des jeunes français d'origine qui utilisent le vocabulaire étranger. Non pas pour montrer

---

<sup>8</sup> Duchêne, Nadia, *Langue, immigration, culture : paroles de la banlieue française*, cit., p. 31.

<sup>9</sup> *Ibid*, p. 31.

l'appartenance au groupe mais surtout pour mettre en évidence leur opposition à la société française. Les domaines sémantiques les plus présents incluent en effet ceux de l'argent, du sexe, de la drogue et du crime organisé. La transgression par ces mots et ces expressions fait remarquer la condition de non-intégration et les insultes, même si elles sont parfois ludiques, concernent paradoxalement la discrimination et le racisme dont ils sont souvent victimes.

Ils s'identifient aux mots, aux expressions, aux « slogans » qu'ils prononcent. Ils s'opposent également à la société dominante en faisant usage d'une langue outrageante, véhémence, parfois teintée d'une certaine cruauté ou crudité. Dans certains lieux, ils développent des pratiques langagières qui transgressent les règles : ils discutent entre eux à haute voix dans les bibliothèques publiques, profèrent des injures dans les transports en commun, etc.<sup>10</sup>

#### 1.4 L'école et le travail

La thématique de l'exclusion linguistique et sociale se présente aussi dans les milieux scolaires, puisque la langue de l'école, c'est-à-dire le français standard, s'oppose à celle de la famille et de la communauté d'origine, en créant une divergence et un refus d'adaptation, dans un contexte où le français scolaire est imposé et toutes autres langues sont considérées comme inacceptables. Comme on pouvait le prévoir, l'utilisation de cette forme de langue (de lexique surtout) n'est pas reconnue par les enseignants et l'institution scolaire elle-même. D'ailleurs, parmi les jeunes appartenant à ce groupe sociolinguistique dit « de banlieue » on a observé un pourcentage élevé d'échecs scolaires. L'Institut National de la Statistique et des Études Économiques (INSEE), en analysant la situation concernant la scolarisation dans les collèges des quartiers défavorisés de l'Île-de-France, a remarqué une difficulté scolaire plus importante entre les jeunes d'origine non européenne et en particulier dont le père est d'origine maghrébine. Selon l'INSEE « la ségrégation scolaire reflète la ségrégation socio-spatiale »<sup>11</sup> et pour ce qui concerne les jeunes qui viennent de banlieue, seulement 50% des élèves ont acquis les compétences de base à la fin du collège.

À côté d'une motivation purement identitaire concernant la langue, on retrouve des causes liées à la pauvreté, au manque de stimulations adéquates, à la méfiance et au découragement concernant les institutions scolaires et politiques.

Pour ce qui concerne le domaine du travail, l'utilisation de ce type de français non-standard peut causer de nombreuses difficultés dans la recherche d'un emploi. Ces attitudes d'identification et

---

<sup>10</sup> Baillet, Dominique, *La "langue des banlieues", entre appauvrissement culturel et exclusion sociale*, cit., p. 33.

<sup>11</sup> INSEE Analyse, Thomas Poncelet, Odile Wolber, Insee Île-de-France ; Fouad Amar, Jean Capillon, rectorat de Créteil ; Jonathan Duval, rectorat de Paris ; Joan Bonnaud, rectorat de Versailles, n. 93, décembre 2018.



d'éloignement culturels et surtout linguistiques ont, en effet, des conséquences au niveau économique. Même si les compétences requises pour l'emploi n'appartiennent pas au domaine linguistique, une mauvaise maîtrise de la langue française est estimée comme un désavantage. Comme le fait remarquer Baillet, les pratiques linguistiques ne font qu'aggraver la condition déjà précaire des habitants des milieux défavorisés et « elles risquent d'accroître l'écart qui se creuse entre une majorité de jeunes qui poursuit des études au niveau du baccalauréat, et la minorité dont ils font partie qui continue de quitter le système scolaire sans aucune formation professionnelle ni diplômes »<sup>12</sup>.

### 1.5 Vecteurs de diffusion du FCC

Le « français de banlieue » étant une variante principalement orale, la raison la plus significative de sa propagation a toujours été la rencontre entre les jeunes et l'échange d'informations. Il est rare, en effet, de trouver des documents et des textes rédigés. Les seules sources écrites qui nous montrent le processus de diffusion et de développement de cet idiome se trouvent dans ses expressions culturelles populaires qui incluent la musique, les dialogues du cinéma et surtout, internet.

Avant les années 2000, le vecteur le plus influent est sans doute la musique rap. Pendant les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix, ce type de musique a eu un très grand succès, en s'étendant des États-Unis jusqu'au territoire français. Les thématiques des chansons rap incluaient la dénonciation des violences et des discriminations subies, la vie dans un contexte social défavorisé, la drogue, la pauvreté, les amours et l'exclusion. Comme l'a souligné Goudaillier, le phénomène du rap « a eu pour conséquence immédiate une large diffusion d'un lexique nouveau, essentiellement à base de verlan, mais comportant aussi un grand nombre de mots empruntés à plusieurs des cultures présentes dans les cités et les quartiers populaires de France »<sup>13</sup>.

Avec le développement technologique des années 2000 et l'accès à internet, beaucoup de connexions et de relations ont été possibles, en donnant lieu à de nombreux échanges sociaux via blogs, chats et forums. Le lexique choisi pour ces conversations était donc celui des cités, avec des emprunts au verlan et des emprunts étrangers, concernant surtout l'arabe dialectal maghrébin.

## 2. Caractéristiques du FCC

---

<sup>12</sup> Baillet, Dominique, *La "langue des banlieues", entre appauvrissement culturel et exclusion sociale*, cit., p. 36.

<sup>13</sup> Goudaillier, Jean-Pierre, *Culture « banlieues », langue des « cités » et Internet*, « Hermès », CNRS, n. 71, 2015, pp. 208-213.

Jean-Pierre Goudaillier, l'un des linguistes et des chercheurs les plus influents sur ce sujet, utilise souvent les termes « langue en miroir » pour se référer au français de banlieue, aussi dit français contemporain des cités. La raison de cette expression figurée ne réside pas seulement dans le contexte social, mais elle est aussi représentée dans les plusieurs facettes de la langue. Toutes ces particularités montrent encore une fois le désir d'opposition et de divergence envers la langue nationale et l'exigence de créer un idiome qui en soit l'opposé, tout comme un miroir.

La même thématique est reprise par Auzanneau et Juillard<sup>14</sup>, qui s'éloignent d'une définition de « variété » et de « registre », en mettant plutôt en lumière l'aspect de la « question sociale des jeunes » et de la théorie erronée selon laquelle ce « parler des jeunes » montre un défaut de compétences concernant la communication. À travers la création d'un corpus réalisé sur le langage des jeunes de la banlieue parisienne, ils ont observé, au contraire, une capacité de variation linguistique en fonction des circonstances et de leurs objectifs.

Goudaillier, dans « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités »<sup>15</sup> distingue les modalités de création lexicale représentatives du français contemporain des cités en *procédés sémantiques* et *procédés formels*. Il s'agit de mécanismes accumulés dans le temps qui sont empruntés à la langue française circulante, donc on ne doit pas les considérer comme strictement lié au français parlé en banlieue.

Les premiers impliquent l'emploi des emprunts aux langues étrangères, ainsi que des mots qui viennent de l'argot français ancien et aussi l'utilisation des figures de rhétorique comme la métaphore et la métonymie, donc l'attention est focalisée sur la signification du mot. En même temps, les procédés formels s'occupent de l'élaboration de la structure du mot à travers les procès de verlanisation et de troncation, impliquant parfois une resuffixation et un redoublement hypocoristique.

---

<sup>14</sup> Auzanneau, Michelle, Juillard, Caroline, *Aperçu théorique et méthodologique sur la variation langagière de jeunes en banlieue parisienne*, Langages de jeunes, plurilinguisme et urbanisation, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 27-41

<sup>15</sup> Goudaillier, Jean-Pierre, *De l'argot traditionnel au français contemporain des cités*, « La linguistique », 2002/1 (vol. 38), p. 5-24,

## 2.1 Caractéristiques phonétiques

Pour ce qui concerne la phonologie de ce cette variété de français, la recherche<sup>16</sup> a constaté que bien qu'il y ait de nombreux stéréotypes et différentes visions de ce parler, dans la littérature scientifique on dispose de rares études sur ce sujet.

L'opinion publique semble percevoir l'accent de banlieue comme universel à tous les quartiers périphériques de la France, sans distinction d'origine. Parmi les quelques approfondissements sur cette thématique, les études de Jamin, Trimaille et Gasquet-Cyrus<sup>17</sup> effectués dans certaines banlieues de Paris, Grenoble et Marseille ont enregistré l'existence de traits phonétiques communs à tous les milieux envisagés. À côté des traits partagés par ces groupes de locuteurs, l'étude a aussi constaté la présence de certains marqueurs régionaux, donc représentatifs de l'idiome local. Lehka-Lemarchand retourne sur ce sujet en ajoutant d'autres types de différences concernant un point de vue social. La raison de ces variations diatopiques réside en la volonté de se distinguer des autres, d'être autonomes et de créer une communauté sociale et linguistique exclusive.

Jamin, Trimaille et Gasquet-Cyrus soulignent que ces qualités peuvent être vues soit comme inédites soit comme des héritages du français populaire ou de l'arabe. Après une analyse approfondie, les chercheurs ont synthétisé les caractéristiques phonétiques propres au français de banlieue, ici intégrés aux aspects pris en considération par la linguiste Kristina Bedijs dans « Langue et générations : le langage des jeunes »<sup>18</sup>, en :

- Le déplacement de l'accent sur la pénultième syllabe, en opposition à la norme du français standard où il est placé sur la dernière syllabe ;
- La réalisation non standard du phonème R glottalisé, qui peut aussi devenir constrictive sourde pharyngale ;
- La palatalisation des consonnes dentales et vélares et l'affrication des dentales devant /y/ et /i/ ;
- Une tendance au relâchement qui cause une réduction des groupes consonantiques et des voyelles interconsonantiques, l'épenthèse inhabituelle de schwa ;
- Le phénomène de la postériorisation de la voyelle /a/ et la fermeture des voyelles ouvertes

---

<sup>16</sup> Lehka-Lemarchand, Iryna, *Accent de banlieue - Approche phonétique et sociolinguistique de la prosodie des jeunes d'une banlieue rouennaise* [Thèse de doctorat], U.F.R. de Lettres et Sciences Humaines - Département des Sciences du Langage et de la Communication, Université de Rouen, 2007

<sup>17</sup> Jamin M., Trimaille C., Gasquet-Cyrus M., *De la convergence dans la divergence : le cas des quartiers pluri-ethniques en France*, « French Language Studies », n°162006, pp. 335-356.

<sup>18</sup> Bedijs, Kristina, *Langue et générations : le langage des jeunes*, *Manuel de linguistique française*, Berlin, München, Boston, De Gruyter, 2015, p. 307.

- Une intégration des phonèmes empruntés aux langues étrangères

Pour ce qui concerne la diction, qui est considérée comme « forte » et « dure », on assiste aussi à un débit d'élocution rapide, le rythme est en effet saccadé ou haché et cela va souligner des courbes intonatives spécifiques. La prononciation est négligente et veut donner l'effet d'explosion.

## 2.2 Caractéristiques morphosyntaxiques

Parmi les particularités morphosyntaxiques du français contemporain des cités on relève la présence de certains traits déjà assimilés par le français familier. Auzanneau et Juillard<sup>19</sup> enregistrent en effet dans leur corpus des phénomènes comme l'élimination de la première particule de la négation (*ce n'est pas des raviolis* → *c'est pas des raviolis*) et du pronom personnel sujet dans certains verbes impersonnels (*il faut mettre du beurre, il faut en avoir* → *faut mettre du beurre, faut en avoir*). En même temps, au niveau syntaxique, on assiste à la dislocation, c'est-à-dire la reprise anaphorique du pronom sujet (*les fromages i(l)s vont + i(l)s vont pas s(e) faire tout seul*) et cataphorique du pronom sujet (*i(l) va casser ton poisson*), ainsi que l'utilisation de certaines interjections (phatèmes) pour vérifier l'entente avec l'interlocuteur (*par exemple une personne que tu vas t(u) sais par exemple une personne qu(e) tu va:s côtoyer ; frotte pas hein*), et de nombreuses ruptures et reprises qui rendent les phrases inachevées.

Bedijs<sup>20</sup> a résumé les caractéristiques propres au français de banlieue en une série de phénomènes morphologiques : on retrouve d'abord la conversion, c'est-à-dire l'introduction d'un mot dans une classe différente, sans changement morphologique, et l'intensification, un phénomène qui veut accroître une qualité donnée.

Pour ce qui concerne la conversion, la plupart des manifestations sont repérées dans les adjectifs, dans les verbes et dans les adverbes. On assiste donc au déplacement d'un mot de la classe des adjectifs à celle des adverbes et de cette façon, un nom peut devenir un adjectif ou un verbe, ou encore les adverbes sont transférés dans la classe des adjectifs, comme on peut le constater dans les exemples suivants, tirés de « La langue de banlieue : de l'oral à l'écrit » de Christelle Lottereie<sup>21</sup> :

---

<sup>19</sup> Auzanneau, Juillard, *Aperçu théorique et méthodologique sur la variation langagière de jeunes en banlieue parisienne*, cit., pp. 31-32.

<sup>20</sup> Bedijs, *Langue et générations : le langage des jeunes*, cit., p. 303.

<sup>21</sup> Lottereie, Christelle, *La langue de banlieue : de l'oral à l'écrit*, « Présence Francophone : Revue internationale de langue et de littérature », vol. 82, n. 1, 2014, p. 103.

- *ce mec est style, une soirée délire* (on trouve ici les mots « style » et « délire » passés de la classe des noms à celle des adjectifs),
- *je galère en ce moment* (le mot « galère », communément appartenant à la classe des noms, devient ici un verbe),
- *il déchire méchant* (« méchant » est transféré de la classe des adjectifs à celle des adverbes, avec la signification de ‘il s’amuse en prenant des risques’),
- *cette meuf est trop* (« trop » est ici utilisé en fonction d’adjectif et non plus comme adverbe). Bedijs estime que la raison de cette unification des formes est générée par une volonté d’économisation et de simplification, mais il n’y a que des hypothèses à ce sujet.

Christelle Lottereie souligne qu’en même temps, on trouve un phénomène qui va dans la direction opposée et donc qui s’éloigne de la recherche de simplification : il s’agit du phénomène de l’intensification. Dans ce cas, l’adjectif qualificatif est intensifié par des préfixes, par des particules intensifiantes ou par des substantifs qualificatifs. En fonction du contexte, l’intensification peut renforcer des qualités positives ou négatives. Dans l’expression *super beau* la qualité est accrue par le préfixe ‘super’, tandis que dans *complètement belle* on utilise une particule intensifiante et dans *une bête de fille* l’intensification est due au substantif ‘bête’.<sup>22</sup>

Parmi les particularités morphologiques de la langue de banlieue, on remarque aussi l’absence des suffixes dans les adjectifs et dans les verbes. On ne trouve pas d’accords du genre et du nombre en utilisant les adjectifs ni de marques désinentielles verbales. Christelle Lottereie indique que les verbes caractérisés par cette absence sont principalement verlanisés et ceux d’origine tsigane.

Deux autres phénomènes qui concernent la classe des verbes dans le domaine de la morphosyntaxe ont été relevés par Lottereie : une variation de transitivité/intransitivité et l’opposition non pronominale/pronominale, les deux apportant un glissement sémantique.

Le premier entraîne un changement concernant la transitivité des verbes, ainsi qu’une variation de sens. En prenant en considération le verbe « assassiner », on peut établir qu’il s’agit d’un verbe transitif en français standard (‘tuer quelqu’un’), tandis qu’en français de banlieue il peut devenir intransitif, mais avec la nouvelle signification d’« être bien physiquement » : *elle assassine cette meuf*, « elle est vraiment belle cette fille »<sup>23</sup>.

<sup>22</sup> Bedijs, *Langue et générations : le langage des jeunes*, cit., p. 303.

<sup>23</sup> Lottereie, Christelle, *La langue de banlieue : de l’oral à l’écrit*, cit., p. 104.

Le deuxième consiste en l'ajout d'éléments pronominaux : par exemple, en considérant le verbe « cramer »<sup>24</sup>, qui a la signification de « brûler » en français standard, on peut juste remarquer qu'il s'agit d'un verbe non pronominal. En même temps, on trouvera sa version pronominale « se cramer » en français de banlieue, avec le sens de « se droguer ».

Goudaillier illustre aussi comment l'utilisation de l'aphérèse, peu employée en français standard, s'est répandue dans le domaine du français contemporain des cités, contrairement à l'emploi de l'apocope qui, bien qu'énormément utilisée en français standard, ne trouve pas de place dans le vocabulaire du FCC. Parmi les exemples d'utilisation d'aphérèse sélectionnés par Goudaillier on peut citer :

- *blème* (< *problème*) ;
- *dwich* (< *sandwich*) ;
- *leur* (< *contrôleur*) ;
- *pouiller* (< *dépouiller* « *voler* ») ;
- *rien* (< *algérien*) ;
- *vail* (< *travail*) ;
- *zic* (< *musique*).<sup>25</sup>

Tandis que pour illustrer l'emploi d'apocope il choisit les exemples suivants :

- *brelic* (< *brelica*, *verlan de calibre* « *revolver* ») ;
- *reuf* (< *reufré*, *verlan de frère*) ;
- *dèk* (< *dékis*, *verlan de kisdé* « *policier, flic* ») ;
- *djig* (< *djiga*, *verlan de gadji* « *fille, femme* ») ;
- *lique* (< *liquide* < *abrév. d'argent liquide*) ;
- *painc* (< *painco*, *verlan de copain*).<sup>26</sup>

Au phénomène de la troncation se lie celui de la resuffixation qui a ses origines dans l'argot traditionnel. Parmi les suffixes les plus utilisés en argot ancien il y avait *-asse* (*connasse*, *grognasse*, *etc.*), *-os* (*musicos*, *crados*, *etc.*), *-ard* (*nullard*, *connard*, *etc.*)<sup>27</sup>

Voici quelques exemples tirés d'une sélection de Goudaillier

---

<sup>24</sup> *Ibid*, p. 104

<sup>25</sup> Jean-Pierre Goudaillier, *Français contemporain des cités : langue en miroir, langue du refus*, Adolescence, 2007/1 (T. 25 n°1), Éditions GREUPP, p. 119-124

<sup>26</sup> Jean-Pierre Goudaillier, *De l'argot traditionnel au français contemporain des cités*, cit., p. 15

<sup>27</sup> *Ibid*, p.15

- *Bombax*, venant du terme « bombe », indiquant « une très belle fille ». D’abord, une troncation a été réalisée [bōbe] > [bōb], ensuite le suffixe – *ax* a été ajouté.
- *Chichon* venant du terme « chicha », mot déjà verlanisé pour indiquer le « haschisch ». Après les procédés de verlanisation [acic] > [cica] et de troncation [cic], le suffixe – *on* a été ajouté.
- *Rabzouille* venant du terme « rabza », déjà verlanisé pour indiquer « les arabes ». Après les procédés de verlanisation et de troncation [ʁabza] > [ʁabz], on a ajouté le suffixe – *ouille*.

### 2.3 Caractéristiques lexicales

L’aspect lexical de la langue de banlieue contient sans doute la majorité des traits distinctifs typiques de cet idiome. C’est en fait à ce niveau linguistique qu’on perçoit la distance entre le français contemporain des cités et le français standard.

La situation sociale et culturelle dans laquelle vivent les locuteurs joue un rôle important pour la création et la constitution de nouveaux mots et expressions, lesquels donc se reflètent les sentiments face à la mauvaise intégration, à la discrimination, et le désir de provocation envers les institutions et la société des couches les plus élevés. C’est pour cette raison que la plupart des expressions caractéristiques de cette langue rentrent dans les espaces sémantiques de la violence, du sexe, des relations, de l’immigration ainsi que de la transgression des règles et de la loi ; on remarque ainsi une tendance au recours à des métaphores et à des métonymies, comme par exemple *airbags* (“seins”), *caisse* (“voiture”), *fax/findus* (“fille sans poitrine”), *fromage blanc* (“Français de souche”), *casquette* (“contrôleur”) etc.<sup>28</sup>

On retrouve surtout une volonté de créer une communauté sociolinguistique qui soit impénétrable et cryptique par ceux qui n’en font pas partie. Afin de garantir cette inaccessibilité, il faut que la langue soit toujours renouvelée et en conséquence que le vocabulaire soit toujours en évolution, en changeant les sens, en variant la structure des mots et en ajoutant des emprunts aux langues étrangères.

Messili et Aziza insistent sur ce fait :

Les jeunes se sont créés des moyens pour pouvoir opérer de manière transgressive, pour faire du cryptique : troncation des mots ; inversion des mots ; emprunts à d’autres langues. L’identification du jeune des cités aux formes linguistiques qu’il utilise au nom de l’appartenance à un groupe et

---

<sup>28</sup> Sokolija, Alma, *Le français contemporain des cités, un phénomène langagier français*, Journal of the Faculty of Philosophy of Sarajevo, Université de Sarajevo, 2019, p. 96

au nom de la manifestation identitaire semble réduire le langage à fonctionner selon une centration sur les mots et expressions, à être code et non plus langue<sup>29</sup>.

### 2.3.1 Le verlan

La plupart de ces variations lexicales est générée par le procédé de verlanisation, qui consiste en l'inversion des syllabes d'un mot ; le terme « verlan » est aussi touché par ce phénomène, car il est créé par le déplacement des syllabes de la locution *à l'envers*.

Le verlan, contrairement à ce qu'on pourrait penser, n'est pas un phénomène récent, ses premières expressions remontent en fait au Moyen Âge mais son usage s'est répandu surtout après les années quarante et cinquante du vingtième siècle en passant de modèle limité aux groupes criminels et à la pègre, à un phénomène connu et utilisé par une grande partie de la population francophone, grâce surtout au cinéma et la musique. Mettre une note. De nos jours, il est fréquemment associé aux communautés qui vivent en banlieue, en particulier les générations les plus jeunes et les immigrés. Pourtant, l'intention qui se cache sous la création de néologismes est toujours celle de créer un code cryptique et exclusif. Messili et Aziza<sup>30</sup> considèrent que « Le verlan permet de faire une langue « en miroir » qui manifeste la différence de locuteurs refusant de se reconnaître dans la langue normée. »

Les deux chercheurs analysent en outre les mécanismes qui dominent les procédés de verlanisation et ils indiquent trois façons de création lexicale :

- a) simple inversion (Paris → *Ripa* ; ghetto → *togué*)
- b) inversion et rajout d'un suffixe (sœur → reus + da → *reusda* ; reus + dé → *reusdé*)
- c) suppression de la voyelle ou de la syllabe finale d'un mot verlanisé (flic → *quefli*  
→ le i tombe → *keuf*)

Aucune de ces opérations n'exclut l'autre, on peut trouver par exemple des mots qui ont subi les trois procédés, spécialement lorsqu'un mot ou une expression se répand et que sa signification devient connue.

---

<sup>29</sup> Messili, Zouhour, Aziza, Hmaid Ben, *Langage et exclusion. La langue des cités en France*, « Cahiers de la Méditerranée », 69 - Être marginal en Méditerranée (XVIe - XXIe siècle), 2004, p. 2

<sup>30</sup> *Ibid*, p. 2.



Encore une fois on retrouve une justification pour l'image de langue « en miroir » de Goudaillier, ici dans le contexte des procédés de verlanisation ; l'inversion des syllabes, en effet, se caractérise par un véritable renversement du mot.

Le linguiste illustre comment les mots peuvent être créés selon le nombre des syllabes. On trouve donc le verlan *monosyllabique*, *bisyllabique* et *trisyllabique*. Le procédé de verlanisation des mots monosyllabiques comporte parfois la création d'un premier terme verlanisé dissyllabique, généralement causé par l'ajout du phonème « eu », qui subira ensuite une troncation pour retourner à une seule syllabe : *femme* [fam] > [famø] > [møfa] > [moef] *meuf* ; *mec* [mèk] > [mèkø] > [køme] > [koem] *keum*.

On trouve aussi une autre façon de modification verlanesque c'est-à-dire les transformations intersyllabiques et intrasyllabiques. La première implique la pure inversion des syllabes, tandis que la seconde touche un niveau intérieur, comportant le déplacement des consonnes : le mot *peuoch*, par exemple, venant de « peucho », verlan de « choper », « attraper » a subi une transformation intrasyllabique.

On a constaté qu'avec le temps, beaucoup de termes verlanisés ont accru leur renommée et sont rentrés dans le vocabulaire familier. Des mots comme « beur » (arabe), « keum » (mec, garçon) et « meuf » (femme) se trouvent facilement dans les dictionnaires. C'est donc pour cette raison qu'on assiste au phénomène de reverlanisation, avec lequel un mot déjà verlanisé subit encore un changement syllabique le rendant plus cryptique. En prenant comme exemple le mot « arabe », on observe que son correspondant verlanisé est *beur* (*arabeu* → *beur*, troncation par aphérèse) qui devient, avec une seconde inversion des syllabes, *reubeu*<sup>31</sup>.

### 2.3.2 Les emprunts à d'autres langues

Comme on avait l'illustré dans le chapitre précédent, la langue des banlieue est fortement influencée par les autres langues avec lesquelles elle entre en contact, qui appartiennent aux groupes des immigrés vivant dans la cité et qui exercent une fonction identitaire. On a constaté<sup>32</sup> que l'utilisation des mots étrangers ne touche pas seulement les jeunes issus de l'immigration mais aussi ceux qui appartiennent aux familles françaises depuis plusieurs générations.

---

<sup>31</sup> Cf. Laurence Audéoud, *Le français non conventionnel en Français Langue Etrangère*, Vercelli, Edizioni Mercurio, 2011, pp. 171-175.

<sup>32</sup> Bedijs, *Langue et générations : le langage des jeunes*, cit., p. 305.

La majorité des emprunts qui se sont insérés dans le vocabulaire de banlieue sont ceux d'origine arabe ou berbère, d'origine tzigane, africaine, antillaise et ceux provenant de l'argot traditionnel. Un rôle important est aussi joué par la langue anglaise qui constitue une grande partie du parler contemporain grâce à la circulation de la culture anglo-américaine contemporaine.

Les exemples suivants sont tirés d'une sélection proposée par Goudaillier<sup>33</sup> :

Mots d'origine arabe/berbère :

- arhnouch « policier » (< arabe *hnaec* « serpent, policier ») ;
- casbah « maison » (< arabe *qasba* ; maison) ;
- roumi « Français de souche » (< arabe *rumi* « homme européen ») ;

Mots d'origine tzigane :

- carnav « arnaquer » ;
- couillav « tromper quelqu'un » ;
- graillav « manger » ; ce sont de faux mots tziganes (couillonner et grailler étant de l'argot)

Mots d'origine africaine :

- go « fille, femme » ;
- gorette « fille, jeune femme » (du wolof *go:r* « homme ») ;

Mots d'origine antillaise :

- maconmé « homosexuel » (français *ma commère*) ;
- timal « homme, gars » (français *petit mâle*) ;
- 

Mots issus de l'argot traditionnel français :

- caisse « voiture » ;
- condé « policier » ;
- daron « père » ;
- taupe « fille, femme » ;

Parmi les emprunts lexicaux d'origine étrangère, on a assisté pendant ces dernières années à une augmentation des mots issus de l'anglo-américain. Grâce à la diffusion, surtout à travers internet, de

---

<sup>33</sup> Goudaillier, *De l'argot traditionnel au français contemporain des cités*, cit., page 21

la culture, de la musique, du cinéma et du style d'outre-Atlantique, la langue anglaise trouve un terrain fertile dans la vie quotidienne des jeunes français, en particulier dans leur vocabulaire.

À côté de la simple motivation concernant la mode, on trouve des raisons plus spécifiques liées au milieu suburbain. Danilo Vicca<sup>34</sup> indique le motif de cette tendance dans l'analogie symbolique entre les jeunes issus de la banlieue et les Noirs-Américains « avec les détours hostiles de leurs rapports avec l'establishment, avec leurs luttes pour l'émancipation, avec le *rêve américain* d'une égalité des chances offertes à qui veut s'accomplir, donc avec le mythe du *self-made man* »<sup>35</sup>.

Selon Danilo Vicca, la fonction de ces anglicismes réside donc dans le désir de s'évader de la réalité de la banlieue, d'instaurer une sorte de solidarité avec le marginal, et cela peut être réalisé à travers le langage, ainsi que « les allusions réitérées à Los Angeles, la ville du cinéma hollywoodien, qui semble renfermer en elle le sens entier de l'Amérique »<sup>36</sup>.

Il faut rappeler que l'intégration de l'anglo-américain dans la langue de banlieue a été facilitée par ses caractéristiques linguistiques, car il s'agit d'un idiome avec une morphologie pauvre dont le lexique peut être facilement manipulé. On trouve donc des termes en FCC comme « racketter » ou « dealer » qui viennent respectivement des mots anglais « racket » et « deal », « dealer ».

La création et la francisation des verbes anglais se réalisent avec les désinences du premier groupe et par conséquent elle suit les règles concernant le mode, le temps et la personne. On remarque donc que les termes anglophones, en entrant dans la langue française, subissent un procès processus d'adaptation.

Voici quelques exemples sélectionnés par Danilo Vicca : le verbe « shooter », issu de l'anglais « to shoot » (« tirer ») qui se conjugue sur le modèle « je shoote/ tu shootes etc. » ; « tu me shakes », « je zapperais », « ils ont été rackettés ».

---

<sup>34</sup> Vicca, Danilo, *Quelles fonctions de l'anglo-américain dans le Français Contemporain des Cités ? Une approche socio-linguistique au roman beur*, « Synergies », n° 5, 2012, p. 158.

<sup>35</sup> *Ibid*, p. 158.

<sup>36</sup> Danilo Vicca, *op. cit.*, p. 159.

### 3. Le roman de banlieue

Appartenant au genre du roman urbain, le roman de banlieue se développe à partir des années quatre-vingts et il est considéré « comme un tournant de la production littéraire française ».<sup>37</sup> Le genre est aussi connu comme littérature « des cités », « périphérique » ou « du bitume », termes qui mettent tous l'accent sur la marginalité et l'aliénation. La crise de la banlieue française, qui fut un des facteurs qui a influencé le développement de ce nouveau genre, est partagé par les sociologues Michel Kokoreff et Didier Lapeyronnie<sup>38</sup> en trois phases. De 1975 jusqu'à la fin des années quatre-vingts, c'est « l'âge de la galère », suivie par « l'âge des trafics et des violences urbaines » jusqu'au début des années 2000, qui aboutit à « l'âge de la ghettoïsation » en cours depuis 2001. Cette répartition va de pair avec les différentes étapes de l'évolution du roman de banlieue, qui seront illustrées ci-dessus.

#### 3.1 Les romans « beurs » des années 80 et 90

Les premiers romans qui se déroulent dans l'espace de la banlieue ont été nommés « romans beurs », terme argotique en verlan pour « arabes » indiquant les origines et la culture des personnages du récit. Ce terme, très utilisé par les médias et les critiques recherchant ce sujet, fut au contraire rejeté par la plupart de ces écrivains puisque, comme l'observe Alec G. Hargreaves : « ils craignent de voir une manipulation destinée à les tenir à l'écart de la société française ».<sup>39</sup> Hargreaves conseille donc des alternatives telles que « post-coloniaux », « trans-nationaux » ou « diasporiques » ; il serait en effet restrictif d'utiliser le mot « beur » étant donné qu'ils occupent un espace assez vaste dans la littérature française, en abordant de nombreuses thématiques et en utilisant différents styles. En outre, pour ce qui concerne la problématique de l'appartenance à une littérature, le linguiste constate que « si, par leurs références culturelles, leurs modes d'expression et leurs lectorats, ils s'insèrent le plus évidemment dans la culture française, à un niveau secondaire ils appartiennent aussi à la littérature maghrébine (ou, en termes nationaux, algérienne, marocaine ou tunisienne) ».<sup>40</sup>

Malgré ces observations, le terme « beur » prit l'avantage dans le contexte littéraire français.

---

<sup>37</sup> Cello, Serena, *Pour une narration des banlieues contemporaines*, Roman 20-50 2015/1 (n° 59), Éditions Société Roman 20-50, 2015, p. 167.

<sup>38</sup> Horvath, Cristina, *Ecrire la banlieue dans les années 2000-2015, Banlieues vues d'ailleurs*, Bernard Wallon (dir.), CNRS Éditions, 2016, p. 5.

<sup>39</sup> Hargreaves, Alec, *Littérature beure*, « Littératures Frontalières », XII, 2002, p. 237.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 238.

Mehdi Charef, écrivain d'origine algérien et immigré en France dans les années 60, est considéré comme le premier auteur de la littérature « beure ». Avec la publication de son roman « Thé au harem d'Archy Ahmed » en 1983, dans le scénario littéraire français contemporain on assista à la naissance et, avec le temps, à une multiplication d'œuvres concernant le milieu des banlieues et racontant les histoires de ses habitants, liés à une condition d'exclusion et d'égaré intérieur. Le roman de Charef raconte en effet la vie du jeune Madjid, en illustrant aussi l'environnement de l'école et de la famille à travers une perspective caractérisée par la culture de l'immigration ainsi que l'exclusion et la précarité, et à travers une dense utilisation du « langage des jeunes de banlieue ».

L'introduction de ce nouveau genre littéraire produisit donc un changement dans la culture et dans la pensée collective française puisqu'elle mit en lumière les nombreuses problématiques concernant les communautés des immigrés résidents en France. La même année eut lieu une manifestation pacifiste nommée « Marche pour l'égalité et contre le racisme » appelée par les médias « Marche des beurs » où les démonstrateurs, qui étaient composés la plupart par des jeunes français issus de familles immigrées, marchèrent de Marseille jusqu'à Paris en signe de protestation contre la violence et les agressions qui s'étaient passées les mois précédents dans la ville de Lyon envers des jeunes d'origine maghrébine. La finalité de la marche était donc de dénoncer les discriminations subies et de demander l'égalité des droits.

Après cet événement, on assista à la première vague de publications de romans beurs, soit de fiction soit comme un exposé des conditions sociales de ces communautés, dont les thèmes principaux étaient les préjugés, le racisme et l'exclusion au quotidien, ainsi que le sentiment de nostalgie envers une patrie lointaine. Cependant, la plupart de ces écrivains appartenaient à la deuxième génération d'immigrés nés en France et, par conséquent, citoyens français à tous les égards, malgré la mélancolie dérivant de cette distance, ne connaissent pas tel pays d'origine si profondément. Le cadre où se développe l'histoire est celui de la banlieue des régions parisienne, lyonnaise et strasbourgeoise<sup>41</sup>, où la présence du béton et du bitume influence tous les aspects de la vie quotidienne jusqu'à la vie intérieure.

Parmi les œuvres les plus significatives de cette première vague, on peut mentionner *Le Gone du Chaâba* d'Azouz Begag, *Georgette !* de Farida Belghoul, *Le Sourire de Brahim* de Nacer Kettane et le témoignage *Journal. Nationalité : immigré(e)* de Sakinna Boukhedenna.

Le trait commun est le regard critique sur la gestion de l'immigration, présentée dans plusieurs contextes (la maison, l'école, le travail) et la recherche d'une identité qui se perd entre un milieu hostile – le territoire français - et une contrée lointaine – le pays d'origine.

---

<sup>41</sup> Le Breton, Mireille, *De la littérature beur à la littérature de banlieue : un changement de paradigme*, « Présence Francophone: Revue internationale de langue et de littérature », vol. 80 : No. 1, 2013, p. 16.

Tandis que précédemment la problématique de l'immigration était représentée par un ensemble homogène de personnes liées par des circonstances communes, avec les romans beurs on a observé un « passage du collectif à l'individuel »<sup>42</sup>. On met l'accent sur l'histoire personnelle d'un seul individu, généralement jeune, confronté au contexte scolaire, familial et social. Le protagoniste de ces narrations est décrit par Mireille Le Breton comme un « antihéros [...] un personnage victimaire qui ne peut sortir du cercle infernal de la violence et de la pauvreté tel qu'il s'inscrit dans le statisme caractéristique de l'univers carcéral de la banlieue des tours et des barres, à la marge des grandes villes de France. »<sup>43</sup>

Comme l'a précisé Le Breton, les jeunes protagonistes qui vivent en cité représentent aussi une idée de « déracinement » du pays d'origine et de « greffe » dans un territoire qu'il ne reconnaît pas. L'inertie s'oppose cependant à la recherche de l'espace ouvert et rêvé au-delà de la mer. Le Breton en effet entrevoit, surtout dans les premiers romans de Charef et Boukhedenna, ces oppositions de clos/ouvert et stase/mouvement. Citez votre source.

L'endroit où ils vivent, marqué par l'immobilité et la grisaille, renforcé par la présence du béton et du bitume, condamne ses habitants à une mutation, de façon qu'ils deviennent partie de ce « décor lugubre ».<sup>44</sup> Car la tâche du béton est celle d'immobiliser, on observe ici son effet aussi sur les gens, car l'impression de paralysie et d'inhumanité caractérise les personnages du récit. Le béton « s'infiltre dans le comportement, dans le langage, de surcroît dans la pensée, et se lit jusque dans les yeux ».<sup>45</sup>

Autour des années quatre-vingt-dix on assiste à une transformation de la mentalité concernant ces minorités : à partir du « roman beur » se développe une véritable « culture de banlieue ».<sup>46</sup> Cette transition se déroule, selon Alec G. Hargreaves, en s'appuyant sur « l'ethnicisation du milieu social qui est au cœur de la littérature de banlieue » et sur « la médiatisation de la banlieue comme premier sujet associé aux minorités postcoloniales ».<sup>47</sup> Alors qu'avant ce genre littéraire avait été étroitement lié aux membres appartenant aux familles issues de l'immigration maghrébine, après, on a pu observer un élargissement aux autres ethnicités, de manière que les identités des protagonistes incluent une plus vaste variété de cultures.

C'est donc dans cette période que la littérature dite « beure » ne se reconnaît plus dans ce nom car beaucoup d'autres influences ont surgi, bien que le milieu de l'immigration maghrébine occupe toujours une position significative. De la même façon, la perception de la banlieue se transforme peu

---

<sup>42</sup>*Ibid.*, p. 16.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>46</sup> Horvath, C., *Écrire la banlieue dans les années 2000-2015*, cit., p. 3.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 4.

à peu, en absorbant des images liées « à la pauvreté, à l'immigration, au chômage, à l'islam, aux drogues, aux tournantes, à la violence, aux émeutes, voire même au terrorisme ».<sup>48</sup>

### 3.2 Après 2000

La première période du nouveau millénaire, comme on le sait, a été caractérisée par de nombreux et violents conflits civils, qui ont apporté des bouleversements et un croissant sentiment de précarité à l'intérieur comme à l'extérieur de la France. Sur le plan politique international en effet, la peur et l'angoisse générées par les attentats du 11 septembre 2001, ont eu de significatives répercussions. En particulier, la condition déjà critique et vulnérable des immigrés maghrébins comme de leurs familles a connu une ultérieure aggravation également due aux politiques répressives. La même situation se présenta en France, où la conséquence fut le déclenchement des émeutes de 2005, 2007 et 2010.

Cependant, le sentiment de d'enfermement comme d'intolérance n'était pas nouveau en France avant la fin des années quatre-vingt-dix, comme le montre la publication du roman *Boumkœur* de Rachid Djaïdani en 1999, qui veut exposer la barrière physique et mentale entre la banlieue et le reste de la société soit à travers l'image du bunker souterrain, soit grâce au langage cryptique et hermétique. La corrélation entre la situation urbaine violente et xénophobe et la production littéraire du moment est aussi observée dans le roman de Mohamed Razane *Dit violent*, publié en 2006 et se déroulant en 2002. Le récit dépeint le contexte français après la victoire de l'extrême droite aux élections et la diffusion d'un climat de répression et conservateur.

On remarque donc un changement d'attitude par rapport aux mouvements sociaux des premières années quatre-vingts. La violence de la lutte exprimée à travers les mots remplace l'espoir des marcheurs de 1983, de même que les protagonistes des récits ne sont plus des victimes mais les « acteurs de leur destinée ».<sup>49</sup>

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 3

<sup>49</sup> Le Breton, M., *De la littérature beur à la littérature de banlieue : un changement de paradigme*, cit, p. 20.

### 3.2.1 « Qui fait la France ? »

En 2007, dix écrivains issus de la banlieue parisienne décidèrent de constituer un collectif, dirigé par Mohamed Razane, composé d'auteurs qui avaient en commun le fait d'appartenir aux immigrés de la deuxième (ou troisième) génération<sup>50</sup> : Samir Ouazene, Khalid El Bahji, Karim Amellal, Jean-Eric Boulou, Dembo Goumane, Faïza Guène, Habiba Mahany, Mabrouck Rachedi, Mohamed Razane, Thomté Ryam.

Ces auteurs publièrent un livre, titré *Qui fait la France ? Chroniques d'une société annoncée*, contenant douze brefs récits précédés par un manifeste qui illustre leurs positions et leurs jugements concernant l'état de diversité linguistique, culturelle et surtout socio-politique qui définit la France.

Parce que nous pensons que la France est un pays moderne dont le vivre-ensemble s'élabore par le décloisonnement des mentalités, la reconnaissance des souffrances particulières, la mise en récit de sa diversité et de ses imaginaires<sup>51</sup>.

Le nom du collectif lui-même contient une particularité linguistique qui nous ramène à la langue de banlieue : Ilaria Vitali souligne l'effet homophonique entre *Qui fait la France* et la phrase « kiffer la France » où on utilise le verbe argotique « kiffer » (aimer) d'origine arabe.<sup>52</sup>

Le président du collectif, Razane exprima sa déception envers les mobilisations et les efforts des années quatre-vingts, en affirmant que rien ne s'était amélioré depuis, que les tentatives de débat avaient été futiles et que l'espoir avait été remplacé par l'intolérance et la lutte. Les auteurs du collectif, de leurs façons, participent à cette lutte à travers leurs histoires et leur littérature « engagée, combattante et féroce ».<sup>53</sup>

Le fil conducteur des douze histoires a été illustré par Razane au cours d'une interview par le magazine *Fumigène* :

[...] la chair de la France, chair meurtrie d'un jeune tabassé dans un commissariat (M. Razane), rêves incarcérés dans le décor de la cité (M. Rachedi), splendeurs et misères, surtout, des candidats quotidiens à l'«intégration» (K. El Bahji, M. Habiba), mirage mercantile tel que vu par un Africain (D. Goumane) puis l'envie, forcément, de fuite, d'évasion et de refuge dans les pays oniriques (J.-É. Boulou), le mythe du retour (T. Ryam), les virtualités mythomanes (F. Guène) ou l'oubli impossible de la souffrance (K. Amellal), hors de soi-même en tout cas (S. Abdel).<sup>54</sup>

---

<sup>50</sup>Cf. Vitali, Ilaria, *Aa. Vv., Qui fait la France?, Chroniques d'une société annoncée*, Studi Francesi, Rosenberg & Sellier, 2008, p. 496

<sup>51</sup>Razane et al., *Qui fait la France?, Chroniques d'une société annoncée*, Paris, Stock, 2007

<sup>52</sup>Vitali, Ilaria, *Aa. Vv., Qui fait la France?, Chroniques d'une société annoncée*, cit., p. 496.

<sup>53</sup>*Ibid.*, p. 496

<sup>54</sup>Afrik, *Qui fait la France ?*, publié le 29 octobre 2007, <https://www.afrik.com/qui-fait-la-france>



### 3.3 Les thématiques du roman de banlieue

Comme on a déjà annoncé, le roman de banlieue tourne autour du rapport des habitants des cités avec cet endroit, de l'exclusion de la société et les discriminations subies. C'est donc l'histoire d'un sentiment d'appartenance et de refus en même temps. À ce sujet, Hargreaves a identifié les trois thématiques principales du récit, en les divisant en : l'apprentissage, la marginalisation sociale et l'émancipation personnelle.<sup>55</sup>

Dans le premier cas, celui du roman d'apprentissage, l'enseignement auquel on fait référence est celui de la découverte du monde qui entoure les protagonistes. Appartenant à des familles immigrées d'origine maghrébine, ces personnages vivent entre deux cultures qui sont contradictoires, la culture familiale et celle de l'école, c'est à dire la culture française. Selon Hargreaves les deux romans qui montrent le mieux cette caractéristique sont *Le Gone du Chaâba* (1986) de Azouz Begag et *Georgette !* (1986) de Farida Belghoul, qui ont comme protagonistes des enfants, respectivement un garçon appelé Azouz et une fille appelée Georgette, de sept ans.

Les deux récits se déroulent principalement dans deux lieux précis : la maison et l'école. Le foyer parental, saturé de la culture d'origine (dans les deux cas, algérienne) est en opposition à celui de l'école, symbole de l'histoire et de la culture française traditionnelle. Les protagonistes découvrent donc un nouvel environnement et ils se sentent obligés de faire un choix entre les deux cultures. Alors que le garçon protagoniste du roman de Begag s'ouvre à la mentalité et à la société française, dans le roman de Belghoul la petite fille ne réussit pas à s'intégrer dans ce milieu.

Pour ce qui concerne la thématique de la marginalisation sociale, Hargreaves prend comme exemple les romans *Le thé au harem d'Archy Ahmed* (1983) de Mehdi Charef et *Boumkæur* (1999) de Rachid Djäidani mais il cite aussi Mohamed Kenzi, Mounsi, Belade et Saïd Mohamed.<sup>56</sup> Les deux œuvres traitent elles aussi la problématique de la confrontation des deux cultures dans le cadre de la banlieue, mais, dans ce cas, l'aspect le plus significatif est celui de l'intolérance et de l'isolement causés par les conditions de vie dans les banlieues.

Ce sentiment de rigidité envers l'une et l'autre mentalité est exprimé à travers des actes d'intransigeance qui aboutissent à la marginalisation, aux agressions et aux épisodes de racisme envers l'autre. Le roman de Charef montre, dès les premières pages, la situation de dégradation où vivent les protagonistes du récit. L'histoire se déroule dans la banlieue nord de Paris et les

---

<sup>55</sup> Hargreaves, A., *Littérature beure*, cit., p. 243.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 244.

personnages principaux sont deux amis avec des origines différentes (un maghrébin et un français) ; on remarque ici les liens qui unissent les deux garçons, tels comme les conditions de chômage et de marginalité, qui résultent de l'uniformisation des cultures. Cependant, Hargreaves montre comment, dans un endroit marginal, la culture dominante, c'est-à-dire française, ne soumet pas les autres, au contraire elle est manipulée et renouvelée par les jeunes qui y apportent soit des éléments de leurs pays d'origine, soit des éléments provenant de la culture américaine, très influente parmi les milieux des jeunes issus de contextes défavorisés. Pour mieux expliquer ce phénomène, le chercheur cite le roman de Djaïdani, en particulier le passage où le protagoniste Yaz décrit son salut « poing contre poing » à son ami Grézi, comme cela se passe dans les *ghettos* noirs américains. Ces derniers sont en effet le modèle de référence pour les jeunes banlieusards, qui y revoient la même situation de marginalisation.

Hargreaves ajoute que les sentiments d'hostilité et d'intolérance envers tout ce qui appartient à la culture dominante apparaissent chez les personnages masculins, l'auteur justifie cette attitude par le fait que « comparés à leurs sœurs, les jeunes Maghrébins masculins semblent être perçus d'une manière plus hostile par la population majoritaire, ce qui rend plus difficile leur insertion sociale » et par « la plus forte présence des jeunes hommes dans les espaces publics, qui a tendance à être ressentie comme menaçante ou même agressive »<sup>57</sup>.

La troisième thématique à laquelle se consacre Hargreaves est celle de l'émancipation personnelle. Les romans cités par le chercheur à titre d'exemple sont *Le voile du silence* (1998) de Djura et *Ils disent que je suis une burette...* (2001) de Soraya Nini mais il ajoute aussi les noms de Leïla Houari et Ferrudja Kessas. Il est immédiatement évident que le sujet de l'émancipation est très ressenti parmi les écrivaines issues de l'immigration et en effet les personnages principaux de leurs histoires sont presque toujours des sujets féminins qui ont affaire à des situations oppressives qui ne leur permettent pas de vivre librement leur vie.

La plupart des obstacles que les protagonistes rencontrent pendant leurs parcours d'émancipation sont liés au contexte familial presque tyrannique et patriarcal qui les empêche de prendre n'importe quelle décision en contraste avec la mentalité domestique. On observe donc une rupture « avec certains individus (parents et/ou frères), avec un système de pensée (patriarcale), ou avec une société entière (le pays d'origine) »<sup>58</sup>. Dans le roman de Djura, la protagoniste voit le rapport avec ses parents, surtout avec son père, se compromettre à cause de son choix d'épouser un homme français. Elle décide de s'en aller, en précisant toutefois la raison de sa fuite : « je ne pars pas pour suivre un garçon, je pars

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 249.

pour vivre de façon autonome »<sup>59</sup>. Dans le récit on trouve un autre personnage, la mère de la protagoniste, qui subit les effets de la mentalité patriarcale mais qui ne trouve pas le courage de se rebeller, devenant complice de l'oppression domestique.

L'autre roman mentionné, *Ils disent que je suis une burette...* de Soraya Nini, traite du même sujet en décrivant l'environnement parental à travers une subtile ironie et en utilisant des termes empruntés à la guerre. Elle dépeint donc le foyer domestique comme une situation similaire à la Guerre Froide où sa sœur et elle, sont en opposition avec leurs parents. On retrouve encore ici l'emploi de la langue anglaise unie à celle d'origine : dans ce cas, elles utilisent des termes anglophones pour parler librement sans se faire comprendre.

### 3.4 À côté du roman : le cinéma « de banlieue »

Pendant les années quatre-vingts, un nouveau genre cinématographique apparaît sur le grand écran, en donnant une vision du milieu de la banlieue des villes françaises. Les réalisateurs de ces films sont souvent des jeunes hommes issus du contexte banlieusard, sans aucune expérience antérieure dans le domaine du cinéma, tandis que les sujets de leurs travaux se concentrent sur les conditions de vie de la partie de la population française appartenant aux couches inférieures de la société, en d'autres mots les jeunes, la plupart provenant de familles immigrées, qui partagent aussi des situations de chômage et de marginalisation qui alimentent la tendance à la délinquance.

Parmi les premières œuvres de ce nouveau genre on trouve *Interdit aux moins de treize ans* (1982) de Jean-Louis Bertucelli, *Laisse béton* (1984) de Serge Le Péron, *Le Thé au harem d'Archibald* (1985) tiré du roman de Medhi Charef et réalisé par lui-même, *De Bruit et de fureur* (1988) de Jean-Claude Brisseau et *Hexagone* (1994) de Malik Chibane.<sup>60</sup>

Il n'est pas rare de trouver des références autobiographiques dans les événements décrits, qui se basent sur « une représentation juste et authentique de ce microcosme, en s'appuyant sur des choix esthétiques et stylistiques en corrélation avec les particularités du milieu à représenter »<sup>61</sup>. Le milieu de la cité est, en effet, la caractéristique fondamentale du genre car il conditionne d'une façon négative les vies et les pensées de ses habitants.

L'année 1995 voit « la naissance officielle du cinéma de banlieue en tant que catégorie de réception »<sup>62</sup>, grâce à la sortie du film *La haine* de Mathieu Kassovitz, qui gagna le prix de la mise

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 250.

<sup>60</sup> Milleliri, Carole, *Le cinéma de banlieue : un genre instable*, « Mise au point », n. 3, 2011, p. 4.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 3.

en scène au festival de Cannes dans la même année. Pendant la même période on assiste à une autre vague de réalisations cinématographiques de ce type : *État des lieux* (1995) de Jean-François Richet, *Rai* (1995) de Thomas Gilou, *Ma 6-T va crack-er* (1997) de Jean-François Richet et *Petits frères* (1999) de Jacques Doillon ne sont que quelques-uns parmi eux.

Avec l'arrivée des années 2000, on observe un changement de perspective pour ce qui concerne les films de banlieue, l'accent est maintenant mis sur l'espoir d'émancipation personnelle, culturelle et sociale et on assiste à l'augmentation des histoires où les protagonistes sont des jeunes femmes. Ce phénomène perdure pendant toutes les années 2010, on crée par exemple des films tels que *Bande de filles* (2014) de Céline Sciamma, *Divines* (2016) d'Houda Benyamina et *HLM Pussy* (2023) de Nora El Hourch, où les réalisatrices reprennent ce sujet en montrant la banlieue du point de vue féminin.

Pour ce qui concerne le cinéma de banlieue des années 2010, on retrouve presque les mêmes thématiques que les années précédentes : les conditions précaires des périphéries, la dénonciation des discriminations et des actes racistes et l'indifférence du reste du pays ; les films les plus célèbres de cette période sont *Les misérables* (2019) de Ladj Ly, gagnant le prix du jury au festival de Cannes en 2019 et nominé aux Oscars et aux Golden Globes en 2020, *Banlieusards* (2019) de Kery James et Leïla Sy, *Hors normes* (2019) de Olivier Nakache et Eric Toledano. Parmi les derniers films de banlieue on peut aussi citer *Bac Nord* (2020) de Cédric Jimenez, qui se déroule dans les quartiers nord de la ville de Marseille et qui, à différence des autres, est vécu du point de vue de trois policiers.

#### 4. Le roman *Dix-huit ans, pas trop con* de Quentin Leseigneur

Le corpus qui sera analysé dans les pages suivantes, intitulé *Dix-huit ans, pas trop con*, écrit par Quentin Leseigneur, a été publié par Sarbacane en 2023. L'auteur est un jeune enseignant rennais, né en 1990, qui actuellement travaille et habite à Paris. Après avoir rejoint le monde littéraire avec des « petites histoires pour lui-même, mémoire universitaire, journal régional ou site sportif », il publie son premier roman en 2020, « Dans l'impasse » (paru en autoédition), situé dans un contexte de marginalisation et de criminalité se déroulant en 1990 dans la ville de Los Angeles.

*Dix-huit ans, pas trop con* raconte l'histoire d'un jeune garçon d'origine algérienne qui vit dans la banlieue parisienne et qui travaille secrètement comme vendeur de drogue. Le récit est à la première personne et le narrateur communique avec le lecteur en mentionnant de nombreuses anecdotes de sa vie comme s'il s'agissait d'une interview, où personne ne pose de questions mais où il désire expliquer sa perspective, voire donner des justifications à sa situation. Cela succède à une description instantanée de ce qui constitue sa journée de travail dans un bâtiment de la cité, de midi jusqu'à minuit. Entre un client et l'autre, il narre aussi de nombreuses anecdotes sur son enfance, ses amis, sa famille, mais c'est seulement vers la moitié du roman qu'on découvre son nom : il s'appelle Hichem.

Je suis d'origine algérienne, 100% DZ. Et tu sais à quel point on est fiers, nous, les Algériens et Algériennes. Trop, sûrement. Ma mère vient d'Alger, mon père de Maghnia, près de la frontière marocaine. La ville de Ben Bella. Enfin, leurs parents (mes grands-parents) viennent de là, vu qu'eux sont nés en France. Deuxième génération, comme disent les médias. Je suis de la troisième.<sup>63</sup>

Par ses paroles, on comprend profondément la condition du milieu où il vit. On retrouve ici le sentiment d'amour-haine envers la banlieue, espace multiethnique et discriminé, peinte comme cause de la dégradation mais dans le même temps territoire à défendre :

L'État nous a donné ce territoire, on en fait ce qu'on veut. On aime notre terre tout en voulant la quitter. On la fait fructifier. C'est notre royaume. On y est attachés, malgré tous les problèmes de la vie quotidienne. Difficile à comprendre de l'extérieur : on dénonce la pourriture des bâtiments, le manque de transports, de taf... et pourtant, on en est les premiers défenseurs.<sup>64</sup>

En périphérie d'une ville moyenne de la banlieue nord de Paris, construit dans les années 1960, d'abord habité par des blancs des classes moyennes, ensuite par des blancs de plus en plus pauvres, notamment italiens, portugais, polonais d'origine. Depuis les années 1970, c'est des gens de chez moi qui ont pris le relais, du Maghreb, et maintenant beaucoup d'Afrique noire aussi :

---

<sup>63</sup> Leseigneur, Quentin, *Dix-huit ans, pas trop con*, Editons Sarbacane, 2023, p. 90-91.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 68.

Sénégal, Mali, Congo. C'est vrai qu'il y a parfois des tensions entre tous les groupes ethniques et culturels qui composent le quartier, mais franchement, on est plus soudées qu'autre chose.<sup>65</sup>

Comme on l'a montré dans les précédents chapitres, le milieu de la banlieue joue un rôle fondamental dans le développement de la culture et surtout de la langue de ses habitants. Lors de la lecture du roman, on entre en contact avec un lexique non conventionnel et volontairement cryptique qui peut parfois mettre en difficulté le lecteur. On assiste à remarque l'utilisation de termes familiers qui empiètent dans le registre argotique, ainsi que de termes en verlan, troncations, ou encore de mots issus de l'arabe ou de l'anglais.

On trouve l'emploi de ce langage surtout dans les dialogues des jeunes personnages du récit, tandis que pendant le monologue du protagoniste, il utilise un lexique plus plus proche du français standard, donc plus compréhensible.

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, pp. 68, 69.

## 5. Exploitation du corpus

Dans les pages suivantes seront regroupés les principaux phénomènes appartenant au registre du français contemporain des cités repérés en analysant le texte : anglicismes, mots en arabe, termes en verlan, phénomènes de troncation lexicales et lexique non conventionnel, qui incluent des termes du registre argotique et familier. Les occurrences sont classées en ordre d'apparition dans le roman.

Les dictionnaires consultés lors de l'analyse du corpus sont les suivants :

Dictionnaires en ligne, d'accès libre :

- *Dictionnaire de la Zone, tout l'argot des banlieues* de Cobra le Cynique, 2000-2024, en ligne <https://www.dictionnairedelazone.fr/>
- *Bob, dictionnaire de français argotique, populaire et familier*, <https://www.languefrancaise.net/Bob/Introduction>
- *Wiktionnaire, le dictionnaire libre*, en ligne, <https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire>
- *Dictionnaire Orthodidacte*, en ligne, <https://dictionnaire.orthodidacte.com/>
- *TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine, <http://www.atilf.fr/tlfi>

Dictionnaire papier :

- Vincenti, Aurore, *Les mots du bitume, De Rabelais aux rappers, petit dictionnaire de la langue de la rue*, Paris, Le Robert, 2017

## 5.1 Anglicismes

Occurrence	Page et personnage	Explication
« [...] je <i>dealais</i> pas, moi. »	7, Hichem	Le verbe <i>dealer</i> vient du mot anglais « deal » ou « to deal » en référence à l'achat et à l'échange de drogue. Diffusé à partir de la fin des années soixante-dix.
« [...] à la <i>cool</i> »	7, Hichem	La locution <i>à la cool</i> comprend le mot anglais « cool », dans ce cas avec la signification de « calme ». Cette locution adverbiale, qui indique une façon de faire tranquille, apparaît à la fin des années quatre-vingt-dix.
« Là, tout est <i>clean</i> »	9, Hichem	Utilisation de l'adjectif anglais <i>clean</i> , littéralement « propre », avec sa signification de « désert », « vide ». Il a aussi le sens de réglementaire, en règle avec les autorités.
« [...] <i>shit</i> et beuh »	9, Hichem	Littéralement « merde », ici le mot <i>shit</i> indique le haschisch. Dans le slang anglo-américain le terme « shit » est utilisé aussi de manière métaphorique pour se référer au cannabis. Le



		terme s'est diffusé à partir des années soixante-dix.
« La <i>coke</i> , c'est plus loin [...] »	9, Hichem	Troncation du terme anglais pour indiquer la cocaïne. Première apparition pendant les années soixante-dix. Atilf donne uniquement le sens propre de COKE : « subst. masc. Variété de charbon résultant de la distillation de la houille, utilisée dans le chauffage domestique et surtout dans l'industrie métallurgique ».
« Tous les prix sont <i>tagués</i> [...] »	10, Hichem	Le verbe <i>taguer</i> , issu du verbe américain « to tag » littéralement signifie « ajouter une étiquette sur quelque chose ». Il peut aussi indiquer les graffitis urbains. Sa première apparition remonte à la fin des années quatre-vingts.
« [...] leur propre <i>business</i> . »	10, Hichem	Le terme <i>business</i> d'origine anglaise, est désormais entré dans le vocabulaire français comme synonyme de commerce, entreprise. Sa première apparition remonte au début du 20 <sup>ème</sup> siècle. En FCC il a pris le sens de trafic illicite, surtout de drogue.

« [...] pour être sûrs du <i>pedigree</i> »	12, Hichem	<p>Le mot <i>pedigree</i>, universellement utilisé pour indiquer la généalogie des animaux, est entendu ici comme l'origine et l'ascendance d'une personne.</p> <p>Atilf : « Les formes anglaises du XVe s. représentent prob. le m. fr. <i>pié de grue</i> qui aurait désigné la marque faite de trois traits (semblable à l'empreinte de cet oiseau) usitée dans les registres et relevés généalogiques pour indiquer la succession, le terme ayant ensuite été rapproché de l'angl. <i>degree</i> «degrés» pour prendre sa forme actuelle ».</p>
« C'est un gros fan des <i>States</i> [...] »	13, Hichem	Simplification elliptique de « United States of America ».
« [...] c'est <i>top</i> »	14, Hichem	<p>Le mot <i>top</i> dont la signification en anglais est celle de « sommet », « cime », « haut niveau », est ici utilisé au sens figuré, indiquant « ce qui est mieux ».</p> <p>Sa première apparition remonte à la moitié des années quatre-vingt-dix.</p>

« Je peux avoir 20 balles de <i>weed</i> ? »	16, une cliente	Terme utilisé avec le même sens du slang anglo-américain, c'est-à-dire « cannabis ». Sa première apparition remonte à la fin des années quatre-vingt-dix.
« Un <i>like</i> sur les réseaux [...] »	18, Hichem	Néologisme de sens et par changement grammatical du verbe « to like » Ici il est utilisé en tant que substantif et il se réfère à une interaction dans les réseaux sociaux pour signaler l'appréciation d'une photo, d'un post etc.
« [...] six mois que je fais ce <i>job</i> »	18, Hichem	Le mot <i>job</i> a le sens de « travail ». La première apparition remonte à la fin du 19 <sup>ème</sup> siècle mais il s'est répandu pendant la seconde moitié du 20 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] histoire de coller aux <i>lyrics</i> »	29, Hichem	Le terme <i>lyrics</i> désigne les paroles d'une chanson. Atilf : « 1923. Texte chanté (dans une comédie musicale, un film ou un spectacle) /.../ Empr. à l'angl., subst. de l'adj. <i>lyric</i> (empr. au fr. lyrique* ou directement au lat.) désignant des écrits ayant un caractère lyrique (cf. NED), plus spéc. utilisé pour désigner des paroles écrites pour une musique

		/.../ notamment, et fréquemment au plur., les paroles de chansons populaires.
« Zak, il gravite autour du <i>deal</i> »	29, Hichem	Emprunt à l'anglais « deal ». Sur le verbe « to deal » a été créé le verbe <i>dealer</i> , en référence à l'achat et à l'échange de drogue.
« En nous <i>checkant</i> »	31, Hichem	Néologisme. Troncation du mot anglais handshake, qui se traduit comme « poignée de main », donc cela se réfère au fait de saluer. Il s'est répandu au début du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« Y a sûrement du <i>fake</i> là »	32, Hichem	L'adjectif anglais <i>fake</i> , signifiant « faux » est ici entendu comme un substantif avec le sens de « fausseté », « mensonge ». On a attesté l'apparition du mot pendant la moitié du 20 <sup>ème</sup> siècle, mais le terme s'est répandu depuis 2010.
« Cent balles que les <i>Reds</i> gagnent la C1 ! »	36, copain de Lassana	Les <i>Reds</i> , littéralement « les rouges » est le nom qui a été donné à l'équipe de foot du Liverpool à cause de ses maillots de foot qui sont entièrement rouges.
« [...] genre <i>coach</i> du dimanche »	37, Hichem	Emprunt au substantif <i>coach</i> qui identifie en anglais l'entraîneur sportif.

		<p>Atilf : Personne chargée de l'entraînement d'une équipe. /.../ Rem. Le vocabulaire du sport connaît un verbe <i>coacher</i> « entraîner » /.../ 1935 /.../ Angl. <i>coach</i> (m. angl. <i>coche</i>, 1556 ds NED), empr. au fr. <i>coche</i>* « voiture », attesté 1 au sens de « coche, carrosse » (dep. 1615, <i>ibid.</i>) 2. dans l'arg. universitaire au sens de « répétiteur qui aide un étudiant en vue d'une épreuve » (l'entraînant comme une voiture, cf. Webster's) (dep. 1848, <i>ibid.</i>) d'où « entraîneur en vue d'une compétition sportive » (dep. 1885) ».</p>
« Des <i>home jacking</i> »	41, Hichem	<p>Néologisme. Les <i>home jacking</i> indiquent des cambriolages de domicile qui sont faits en présence des propriétaires. Terme diffusé dès 2010.</p> <p>Atilf : absent.</p>
« [...] on est passé brutalement à la <i>drill</i> . »	58, Hichem	<p>La <i>drill</i> est un type de musique née aux États-Unis, issue de la musique trap et du hip-hop.</p>
« Pour bien saisir le <i>flow</i> [...] »	58, Hichem	<p>Le terme <i>flow</i> désigne l'écoulement d'un liquide, tandis qu'ici, par glissement</p>

		sémantique, il indique le débit de paroles dans une chanson. Apparu pendant les premières années du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] en <i>speed</i> »	60, Hichem	Le mot <i>speed</i> signifie « vitesse » en anglais, donc ici la signification est « très vite ». Apparu pendant les premières années du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] les symptômes d'un <i>bad trip</i> »	60, Hichem	De l'anglais « voyage », <i>trip</i> désigne ici la condition de quelqu'un qui est sous l'effet de drogues. Le <i>bad trip</i> est donc une sensation peu agréable causée par les stupéfiants. Sa première apparition remonte aux années soixante-dix.
« C'est du <i>bluff</i> , ça »	73, Hichem	Emprunt très fréquent pour indiquer le fait de tromper quelqu'un. Atifl : Empr. à l'anglo-amér. <i>bluff</i> au sens de « jeu de poker » en 1845, de « action de tromper l'adversaire à ce jeu » en 1879 et p. ext. en 1873; l'anglo-amér. bluff est le déverbal de to bluff ». Verbe <i>bluffer</i> en français.
« [...] d'un <i>kick</i> bien puissant »	111, Hichem	Néologisme. Du mot anglais « kick », il indique un fort coup de pied.

« Je <i>shoote</i> dans des organes [...] »	112, Hichem	Dérivé du verbe anglais « to shoot » qui veut dire « tirer au pistolet ». Sa première apparition remonte à la moitié des années quatre-vingt.
« Il invoque le <i>Christ black</i> [...] »	120, Hichem	Le terme identifie la figure de Jésus Christ à la peau foncée, symbole lié aux populations de l'Amérique Centrale et de l'Amérique du Sud.
« C'est le <i>rush</i> »	131, Hichem	<p>Mot anglais signifiant une « bousculade », « agitation » soit de personnes soit de choses ou d'évènements. Il peut aussi indiquer les effets de la drogue.</p> <p>Atilf : 1872. a) « ruée dans une région de prospection minière » b) 1901 « course précipitée et désordonnée »</p> <p>2. 1875 sports 3. 1925 cin. (Mon Ciné, 9 avr., 14b, ibid.). Empr. à l'angl. <i>rush</i> « mouvement brusque, précipitation » du verbe <i>to rush</i> qui est issu d'une forme d'anglo-norm. Le terme angl. est att. dep. 1850 à propos de la ruée vers les champs aurifères, en sport en 1857 et cin. dep. 1924 (ensemble des prises de vue filmées, telles</p>

		qu'elles se présentent avant le montage).
« [...] c'est un <i>sketch</i> ! »	131, Dylan	Emprunt à l'anglais <i>Sketch</i> « esquisse, dessin rapide », qui désigne une courte scène comique et qui est utilisé ici pour indiquer une situation drôle et insolite. Dès 1908.
« ou c'est ma manette qui <i>bugge</i> [...] »	132, Dylan	Issu du substantif anglais « bug », littéralement « insecte » mais aussi utilisé comme « erreur informatique ». Le verbe <i>bugger</i> est ici employé avec ce dernier sens et il désigne donc le fait de ne pas fonctionner. Le sujet de l'action est en effet la manette du jeu vidéo. Apparue pendant les premières années du 21 <sup>ème</sup> siècle.



## 5.2 Emprunts à la langue arabe

Occurrence	Page et personnage	Explication
« [...] c'est de coffrer une <i>hlel</i> »	12, Hichem	Orthographe arabe : <i>ḥalāl</i> . Le terme désigne une fille « pure », une « fille à marier » qui respecte les idéaux islamiques. En arabe, le mot a aussi une autre signification, c'est-à-dire celle du mariage religieux islamique.
« Bientôt, <i>inchallah</i> »	17, Rachid	Orthographe arabe : <i>In šā' Allāh</i> La traduction littérale du mot est « si Dieu le veut ». Il s'agit donc d'une expression d'espoir pour parler d'événements futurs.
« Je fais souvent des <i>dou'a</i> [...] »	18, Hichem	Orthographe arabe : <i>du'ā</i> Le <i>dou'a</i> est une sorte de prière ou mieux d'invocation, de supplication adressée à Allah.
« L' <i>archouma</i> totale, sinon ! »	20, Hichem	Orthographe arabe : <i>hchouma</i> Le terme signifie « le scandale », « la honte ».
« [...] un <i>teh</i> [...] »	30, Hichem	Orthographe arabe : <i>terma</i> Mot apocopé et dérivé du terme arabe qui indique la cuisse. Il a subi une

		troncation par apocope. Par glissement sémantique, le mot désigne aujourd'hui un « joint », une « cigarette de haschisch ou de marijuana ».
« [...] une <i>chicha</i> [...] »	30, Hichem	Orthographe arabe : <i>šša</i> Le mot <i>chicha</i> est désormais répandu en France et dans les pays occidentaux, désignant une sorte de pipe à eau, aussi appelée « narguilé » qui s'utilise pour fumer du tabac aromatisé.
« pas très <i>halal</i> , je sais »	31, Hichem	Orthographe arabe : <i>ḥalāl</i> La signification du mot <i>halal</i> varie selon le contexte. Cela peut indiquer les types de nourriture qui sont permis d'après le Coran, mais aussi il s'agit plus généralement de tout ce qui est autorisé par la religion islamique, comme dans ce cas.
« <i>Hamdollah</i> , ça va. »	31, Hichem et Rachid	Orthographe arabe : <i>al-hamdou-lillah</i> C'est une interjection utilisée pour manifester satisfaction et gratitude à dieu. Littéralement, cela signifie « louange à Dieu. »
« Ce <i>hmar</i> , il tape dans la recette »	33, M.	Orthographe arabe : <i>ḥimār</i> La signification du mot est « âne », il est donc utilisé

		dans des contextes informels et plaisants pour indiquer une personne stupide, ignorante.
« <b>Belek</b> à pas faire de bruit. »	33, M.	Orthographe arabe : <i>belec</i> Littéralement « ta pensée », ici il s'agit d'une interjection avec le sens de « fais/faites attention ! »
« [...] avec des frères mus, des <b>caïds</b> [...] »	33, Hichem	Orthographe arabe : <i>qā'id</i> Le nom <i>caïd</i> représente d'abord un chef militaire arabe puis le « chef d'une bande criminelle » (ce sens existe depuis 1903).
« <b>Miskine</b> . »	35, Hichem	Orthographe arabe : <i>maskīn</i> Le mot se traduit comme « pauvre », « pitoyable », « misérable », « pathétique ».
« <b>Wesh</b> , c'est quoi ces gueules de fous ? »	40, Zak	Orthographe arabe : <i>wesh</i> Il s'agit d'une interjection pour saluer quelqu'un d'une façon amicale. L'expression complète est « wesh rak », qui signifie « comment vas-tu ? »
« Vous faites <b>dahak</b> avec vos grosses têtes, là ! »	40, Zak	Orthographe arabe : <i>dahak</i> En arabe, <i>dahak</i> signifie « rire ».
« <b>Wallah</b> c'est chaud ! »	42, Rachid	Orthographe arabe : <i>wallāh</i> Littéralement « par Dieu », « par Allah ». Il s'agit d'une

		interjection pour renforcer ce qu'on dit ou pour jurer.
« [...] un <b>chouf</b> siffle une fois bien sèchement. »	42, Hichem	Orthographe arabe : <i>chouf</i> Mot issu du verbe arabe « regarder », <b>ici</b> qui désigne ici un « guetteur », une sorte de sentinelle employée dans les contextes criminels.
« Je pourrais mourir pour mes <b>shabs</b> . »	49, Hichem	Orthographe arabe : <i>s'rab</i> En arabe cela signifie « amis », « copains ».
« Gaulois pure souche, 100% <b>halouf</b> . »	50, Hichem	Orthographe arabe : <i>ḥalluf</i> La première signification du mot est « cochon », « porc » mais il est devenu une insulte pour indiquer un homme mesquin et ignoble.
« <b>mashallah</b> , je suis le plus heureux des hommes. »	50, Hichem	Orthographe arabe : <i>mā šā'Allāh</i> Littéralement « Dieu l'a voulu », ici on peut l'entendre comme une exclamation de joie.
« [...] quand y avait <b>haja</b> [...] »	54, Hichem	Orthographe arabe : <i>ḥāja</i> En arabe cela signifie « problèmes ».
« Il se barre <b>fissa</b> . »	57, Hichem	Orthographe arabe : <i>fy sā'ah</i> Adverbe pour dire « rapidement », « très vite ».
« On avait roulé un <b>zdeh</b> catastrophique [...] »	60, Hichem	Orthographe arabe : <i>zder</i> Le terme désigne une cigarette de cannabis. L'origine de <i>zdeh</i> n'est pas certaine, cela dérive du mot

		arabe « zder » qui désigne soit une racine, soit le verbe « descendre ».
« [...] on enfile nos plus belles <i>djellabas</i> . »	71, Hichem	Orthographe arabe : <i>ğellābah</i> La <i>djellaba</i> est une robe ample et longue, traditionnelle du Maghreb. Entrée présente dans Atilf : DJELLABA(H), (DJELLABA, DJELLABAH) subst. fém. Longue robe (en laine, coton ou drap), à manches longues et le plus souvent à capuchon, ouverte sur la poitrine, portée par les hommes et les femmes dans le monde arabe », Terme ancien.
« Je fais la <i>salat</i> [...] »	71, Hichem	Orthographe arabe : <i>ṣalāh</i> La <i>salat</i> est une prière rituelle islamique.
« Je suis dans le <i>haram</i> , je le sais. »	71, Hichem	Orthographe arabe : <i>ḥarām</i> Ce terme a deux significations en arabe : on peut l'utiliser avec le sens de « interdit » ainsi qu'avec le sens de « sacré ». Dans la partie analysée, il est synonyme de « interdit », « illégal ».
« T'es <i>khabat</i> comme jamais, toi ! »	77, Rachid	Orthographe arabe : <i>khabat</i>

		Mot arabe qui indique le fait d'être « saoul », « sous l'effet de drogues ».
« [...] alors, <i>akhi</i> ! »	88, Hichem	Orthographe arabe : <i>akhî</i> Interjection amicale qui signifie « mon frère ! » même si souvent elle est utilisée par des personnes qui n'ont pas de liens de parenté.
« [...] ça palpe des <i>glaouis</i> . »	100, Hichem	Orthographe arabe : <i>qlāwi</i> Littéralement « testicules ».
« [...] hormis sous <i>khapta</i> [...] »	105, Hichem	Orthographe arabe : <i>rapta</i> Le terme identifie une fête où on consomme beaucoup d'alcool. Il peut être utilisé soit comme un synonyme de « ivresse », soit comme un synonyme de « ivre », « défoncé ».
« [...] mais Zak a le <i>seum</i> de pas avoir été convié à la fête. »	106, Hichem	Orthographe arabe : <i>sèmm</i> En arabe, la signification littérale est « venin » mais il est utilisé ici avec le sens de « rancœur », « frustration » dans la locution figée avoir le <i>seum</i> . Entrée dans <i>Zone</i> qui donne aussi le sens de Haschisch de bonne qualité.
« [...] le déshonneur sur toute la <i>smala</i> . »	125, Hichem	Orthographe arabe : <i>zmala</i> Ce mot arabe indiquait, dans le passé, l'ensemble de gens et d'équipage qui

		accompagnait un chef arabe. Maintenant on l'utilise surtout comme synonyme de « famille » (Atilf : 1861).
--	--	--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

### 5.3 Verlan

Occurrence	Page et personnage	Explication
« [...] bien <i>stock</i> avec la muscu [...] »	12, Hichem	Verlan de <i>costaud</i> , adjectif argotique pour « fort ». On peut aussi le trouver écrit « stoco » ou « stoko ». Il pourrait s'agir aussi d'une troncation (aphérèse) du mot <i>mastoc</i> , avec l'ajout de <i>-k</i> .
« [...] le <i>rebeu</i> BG type [...] »	12, Hichem	Verlan de <i>beur</i> , qui est lui-même le terme verlanisé pour « arabe ». Il a donc subi le processus de reverlanisation. Le terme s'est répandu pendant les années quatre-vingts.
« [...] qui sait se faire aimer des <i>meufs</i> »	12, Hichem	Verlan de <i>femme</i> , désormais entré dans le vocabulaire français. Forme intermédiaire « meufa », attestée en 1971 dans une chanson de Jacques Dutronc.
« Les plus <i>cheums</i> vont même s'en dégoter une [...] »	12, Hichem	Verlan de <i>moche</i> . Dans le passé on a aussi attesté les versions « chemo » et « cheumo ». Sa première apparition remonte aux premières années du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« Premier <i>iencli</i> . »	14, Hichem	Verlan de <i>client</i> .
« [...] c'est mon petit <i>reuf</i> . »	24, Hichem	Verlan de <i>frère</i> . Le mot français a été verlanisé dans un premier moment en



		« reufré », on a ensuite assisté à une troncation par apocope. Apparu pendant les années quatre-vingt.
« [...] toutes les familles du <i>tieks</i> »	27, Hichem	Verlan de <i>quartier</i> . Le terme a subi une troncation par aphérèse, de « tiequar » à « tiek ». On peut aussi trouver la forme « tiekson ». Apparu autour de 2010.
« Il a bien vingt-huit piges, ce <i>renoi</i> . »	33, Hichem	Verlan de <i>noir</i> (africain) Sa première apparition remonte aux années quatre-vingt.
« Ça <i>golri</i> a fond. »	35, Hichem	Verlan de ça <i>rigole</i> (verbe <i>rigoler</i> ). Les verbes en verlan ne suivent pas les règles de la conjugaison ; les verbes verlanisés ne prennent jamais de désinences. Apparu pendant les premières années du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« <i>Téma</i> la journée de merde ! »	39, Hichem	Verlan de <i>mater</i> , avec le sens de regarder. L'origine du mot est incertaine. Elle peut remonter de l'expression « faire la mata » (faire le guet) de l'Afrique du Nord. Apparu vers la fin des années quatre-vingt-dix.
« Vous ressemblez de <i>ouf</i> à un joueur de rugby »	43, Hichem	Verlan de <i>fou</i> . Apparu pendant les années quatre-vingt.
« [...] une bagnole de <i>keufs</i> »	47, Hichem	Verlan de <i>flic</i> . Le mot français argotique renvoie

		probablement au terme allemand « Fliege » (mouchard). La première occurrence remonte au début des années quatre-vingt.
« [...] le genre de rencontre bien <i>chelou</i> [...] »	52, Hichem	Verlan de <i>louche</i> . Mais il peut aussi être utilisé comme synonyme de bizarre. Il s'est répandu pendant les années quatre-vingt.
« Les <i>tipeu</i> essayent de [...] »	58, Hichem	Verlan de petit. Apparu au début du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« Je suis complètement <i>foncé</i> . »	77, Hichem	Verlan de <i>défoncé</i> , qui perd ici sa première signification de « démoli » et prend le sens de « sous l'effet de drogues ».
« Tu vas faire peur aux <i>bolosses</i> [...] »	77, Rachid	L'origine du terme est incertaine. L'hypothèse la plus approuvée désigne le terme comme le verlan de <i>lobotomisé</i> , ayant subi ensuite une troncation. Apparu pendant les années dix du 21 <sup>ème</sup> siècle. Zone : <ol style="list-style-type: none"> <li>1. Client du dealer de drogue.</li> <li>2. Personne d'apparence faible et sans défense que l'on peut facilement gruger ou voler, dupe.</li> </ol>

		3. Personne peu sérieuse,
« [...] c'est l'âge le plus <i>teubé</i> »	80, Hichem	Verlan de <i>bête</i> . Le sens du mot a subi une variation en gagnant une valeur encore plus péjorative par rapport au terme « bête ». Apparu pendant les années quatre-vingt.
« Un petit <i>rabza</i> passe [...] »	88, Hichem	Verlan du mot <i>arabe</i> . Le processus de verlanisation a impliqué aussi la visualisation de la liaison ( <i>les arabes</i> ). On peut trouver aussi la forme « rabzouz ». Apparu au début du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] avec un gros <i>tarpé</i> . »	96, Rachid	Verlan de <i>pétard</i> , entendu comme « pistolet ». On observe ici l'emploi métaphorique du terme, au sens de « charge explosive ».
« Je sors le <i>brolique</i> [...] »	112, Hichem	Verlan de <i>calibro</i> , entendu comme « pistolet » avec l'emploi métonymique du terme désignant le diamètre d'un projectile. On trouve aussi la forme « brelic ».
« Il vient <i>pécho</i> son cinquante balles [...] »	118, Hichem	Verlan de <i>choper</i> , entendu comme « prendre ». Apparu pendant les années quatre-vingt.

« <i>Cimer</i> , man. »	120, Le client dominicain	Verlan de <i>merci</i> . Sa première apparition remonte au début du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] les caisses des <i>kisdés</i> [...] »	124, Hichem	Verlan de <i>déguisé</i> . Le terme se réfère aux policiers en civil, c'est-à-dire déguisés, puis aux policiers en général. Apparue pendant les années soixante.
« Vous êtes des <i>golmons</i> . »	133, Dylan	Verlan de <i>mongole</i> . Ici le mot prend le sens péjoratif de « personne stupide ».
« La <i>tisme</i> , là. »	146, Rachid	Verlan de <i>métisse</i> . On trouve aussi la forme « tismé ». Le mot indique ici une personne ayant des origines de différentes ethnies.
« Les <i>teufeurs</i> sont pas venus [...] »	150, Hichem	Verlan de <i>fêteurs</i> . Issu du mot « teuf », verlan de « fête ». Apparue à la fin des années quatre-vingt-dix.

## 5.4 Troncations

Occurrence	Page et personnage	Explication
« [...] histoire que les <i>clin's</i> aient l'eau à la bouche. »	10, Hichem	Apocope de <i>clients</i> avec maintien du s final du pluriel, prononcé.
« Je suis <i>opé</i> pour ma journée de bicrave »	11, Hichem	Apocope de : <i>opérationnel</i> .
« <i>P'têt'</i> qu'ils font ça ailleurs [...] »	11, Hichem	Syncope et apocope de : <i>peut-être</i> .
« Je suis pas <i>pédé</i> [...] »	12, Hichem	Apocope de : <i>pédéraste</i> .
« [...] bien stock avec la <i>muscu</i> »	12, Hichem	Apocope de : <i>muscultation</i> .
« [...] un petit mot <i>perso</i> . »	15, Hichem	Apocope de : <i>personnel</i> .
« Le <i>stup</i> , c'est un commerce comme un autre [...] »	15, Hichem	Apocope de : <i>stupéfiant</i> .
« Avec les <i>gars</i> [...] »	30, Hichem	Apocope lexicalisée de : <i>garçons</i> .
« Première <i>loc'</i> [...] »	30, Hichem	Apocope de : <i>location</i> .
« [...] de <i>gamos</i> »	30, Hichem	Apocope de : ( <i>voitures haut de gamme</i> ) Avec une resuffixation en <i>-os</i>
« [...] avec des frères <i>mus</i> »	33, Hichem	Apocope de : <i>musulmans</i> .
« [...] l'appartement en <i>coloc</i> des jeunes du quartier. »	36, Hichem	Apocope : <i>colocation</i> .
« [...] je fais mon <i>biz</i> tranquille. »	40, Hichem	Apocope de : <i>business</i> . Avec un changement d'orthographe : <i>-iz</i>
« <i>Azy</i> . »	40, Hichem	Aphérèse de : <i>vas-y</i> et fusion.
« [...] il avait une <i>réput'</i> ... »	41, Hichem	Apocope de : <i>réputation</i> .

« [...] à cause de <i>l'héro</i> . »	41, Hichem	Apocope de : <i>héroïne</i> (drogue)
« Pas au <i>big</i> o, en plus ! »	42, Hichem	Apocope de : <i>bigophone</i> (téléphone).
« Au <i>chôm</i> edu actuellement. »	48, Hichem	Apocope de : <i>chômage</i> . Avec une resuffixation diastratique en <i>-du</i> .
« <i>L'instit</i> fredonne un truc du genre [...] »	48, Hichem	Apocope de : <i>institutrice</i> .
« avec un <i>max</i> de crème [...] »	51, Hichem	Apocope de : <i>maximum</i> .
« [...] dans le <i>bât</i> »	52, Hichem	Apocope de : <i>bâtiment</i> .
« [...] pour une <i>transac</i> . »	52, Hichem	Apocope de : <i>transaction</i> .
« [...] une bouteille de <i>sky</i> [...] »	54, Hichem	Aphérèse de : <i>whisky</i> .
« [...] soit tu deviens footballeur <i>pro</i> »	58, Hichem	Apocope de : <i>professionnel</i> .
« [...] un paquet de <i>matos</i> [...] »	59, Hichem	Apocope de : <i>matériel</i> Avec une resuffixation diastratique en <i>-os</i> .
« [...] ma <i>conso</i> personnelle. »	59, Hichem	Apocope de : <i>consommation</i> .
« [...] tu deviens <i>accro</i> , mine de rien. »	60, Hichem	Apocope de : <i>accroché</i> .
« à <i>l'appart</i> [...] »	60, Hichem	Apocope de : <i>appartement</i> .
« T'as la <i>gastro</i> ? »	61, Rania/Lina	Apocope de : <i>gastro-entérite</i> .
« [...] qui a l'air complètement <i>paro</i> »	62, Hichem	Apocope de : <i>paroxysme</i> . Ici utilisé comme adjectif synonyme de « fou ».
« Les blancs <i>cassos</i> [...] »	64, Hichem	Apocope (et fusion) de : <i>cas social</i> . Le s se prononce.
« [...] en deux minutes <i>chrono</i> . »	67, Hichem	Apocope de : <i>chronomètre</i> .

« [...] il me reste peu de <i>biff</i> »	71, Hichem	Apocope de : <i>biffeton</i> (argent / billet de banque)
« [...] comme <i>d'hab.</i> »	77, Rachid	Apocope de : <i>d'habitude.</i>
« on a un match de <i>hand</i> [...] »	82, Leïla	Apocope de : <i>handball.</i>
« Les gars peuvent pas samedi <i>aprèm.</i> »	82, Hichem	Apocope (et fusion) de : <i>après-midi.</i>
« La vraie <i>diff</i> [...] »	86, Hichem	Apocope de : <i>différence.</i>
« T'as jamais fait <i>philo</i> , toi, Ratcheton ? »	87, Hichem	Apocope de : <i>philosophie.</i>
« [...] fissa sur le <i>ter-ter.</i> »	91, Hichem	Apocope de : <i>terrain.</i> Avec un redoublement hypocoristique.
« [...] le bruit de nos <i>survêts</i> »	93, Hichem	Apocope de : <i>survêtement.</i> Avec l'ajout du -s du pluriel.
« [...] ses histoires de <i>gardav</i> [...] »	99, Hichem	Apocope (et fusion) de : <i>garde à vue.</i>
« On croise une <i>nana</i> [...] »	107, Hichem	Apocope lexicalisée de : <i>Anna.</i> Le prénom fut popularisé grâce à l'œuvre d'Émile Zola « Nana » et il entra dans le registre populaire pour désigner une fille.
« [...] sur un petit <i>resto</i> [...] »	115, Hichem	Apocope de : <i>restaurant.</i> Avec la forme du pseudo- suffixe ou suffixe parasitaire -o.
« [...] aux lèvres des <i>Ricains.</i> »	117, Hichem	Aphérèse de : <i>Américains.</i>
« J'ai vu un <i>hélico</i> sur le chemin ! »	121, le client dominicain	Apocope de : <i>hélicoptère.</i>
« [...] écoute de la <i>zik</i> »	121, Hichem	Aphérèse de : <i>musique.</i> Avec un changement d'orthographe, avec -zik.
« [...] mon degré de <i>parano.</i> »	124, Hichem	Apocope de : <i>paranoïa.</i>

« [...] qui sort de <i>désintox</i> [...] »	125, Hichem	Apocope de : <i>désintoxation</i> .
« 450 pour du <i>Paki</i> . »	126, un client	Apocope de : <i>Pakistanaï</i> . Entendu comme « hachich provenant du Pakistan. »
« Bien vu le <i>taro</i> . »	126, Rachid	Apocope de : <i>tarif</i> . Avec une resuffixation en <i>-o</i> . (suffixe parasite).
« Cinquante balles de <i>bénéf</i> . »	126, Hichem	Apocope de : <i>bénéfice</i> .
« File un sopalin, <i>steuplaît!</i> »	135, Hichem	Contraction du terme <i>s'il te plaît</i> .
« [...] à mettre sa <i>compo</i> en place. »	137, Hichem	Apocope de : <i>composition</i> .
« [...] je rentre sans <i>vérif</i> . »	138, Hichem	Apocope de : <i>vérification</i> .



## 5.5 Lexique non conventionnel

Occurrence	Page et personnage	Explication
« [...] ça marchait plus à la cool, <i>pépère</i> . »	7, Hichem	Adjectif du registre familier, mais aussi utilisé comme adverbe, signifiant « calme, tranquille, confortable ». Apparue autour de 1910. Redoublement de la première syllabe de <i>père</i> .
Le <i>charbon</i>	9, (titre)	Le terme se réfère au travail pénible et dur du charbonnier (premières occurrences en 1939) mais, par glissement de sens, pendant ces dernières décennies il est utilisé pour indiquer l'activité de vente de drogue, comme dans ce cas. On peut aussi trouver le verbe « charbonner » ou les substantifs « charbonneur / charbonnier » issus de ce mot.
« <i>Il caille</i> . »	9, Hichem	Le verbe « cailler » / « se cailler » est entré dans le registre familier à partir des années soixante : il signifie « faire froid » et aussi « avoir froid ».

« [...] le café et deux <i>clopes</i> . »	9, Hichem	Le terme dérive du substantif désignant un mégot (de cigarette ou de cigare), il est ensuite entré dans le registre familier au début du 20 <sup>ème</sup> siècle pour indiquer une cigarette.
« [...] car les <i>condés</i> peuvent planquer depuis l'aube. »	9, Hichem	Selon certaines hypothèses, ce mot argotique est issu des colonies portugaises et il était utilisé pour indiquer « el conde », c'est-à-dire le gouverneur. Le mot a été attesté pour la première fois en 1822. Par glissement de sens, il est employé aujourd'hui pour désigner un policier.
« [...] shit et <i>beuh</i> [...] »	9, Hichem	Terme apparu dans les dernières années quatre-vingt-dix et signifiant « herbe », donc « haschisch ». Verlan et troncation par apocope.
« [...] l'autre pour les <i>thunes</i> . »	9, Hichem	Terme argotique qui indique l'argent. Son apparition remonte au 17 <sup>ème</sup> siècle avec la signification de « pièce (ou somme) de cinq francs ».
« Le machin : le <i>flingue</i> , quoi. »	12, Hichem	Dans le registre familier, ce terme indique une « arme à feu », un « pistolet ». Déjà

		utilisé dans le domaine militaire à partir du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] en train de <i>blablater</i> [...] »	12, Hichem	Mot du registre familier signifiant « parler », « bavarder ». Sa première attestation remonte à la moitié du 20 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] on a dix-huit <i>piges</i> [...] »	12, Hichem	Utilisé à partir du 19 <sup>ème</sup> siècle, ce mot est utilisé aujourd'hui dans le registre familier comme un synonyme de « ans ».
« Les plus cheums vont même s'en <i>dégoter</i> une [...] »	12, Hichem	Verbe qui indique le fait de « trouver », « obtenir » quelque chose ; il appartient au registre familier. Son apparition remonte au 19 <sup>ème</sup> siècle.
« Rachid, c'est mon meilleur <i>pote</i> . »	13, Hichem	Terme maintenant d'usage commun signifiant « ami », « copain ». Issu de « poteau » par apocope et remontant à la fin du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« Il <i>kiffe</i> le basket, la NBA. »	13, Hichem	Ce terme est désormais intégré dans le vocabulaire français avec le sens de « aimer ». Il se diffuse en France pendant la seconde moitié du 17 <sup>ème</sup> siècle. Son origine remonte au mot arabe « kef » qui décrit un état de béatitude donné par

		les effets du haschisch, mais aussi au mot turc « kief » signifiant repos absolu.
« [...] comme des <i>paumés</i> de la vie [...] »	14, Hichem	Terme qui est entré dans le registre familial pour décrire une personne « perdue », « isolée », « misérable ». Il remonte à la moitié du 20 <sup>ème</sup> siècle.
« Le <i>pilon</i> , c'est juste pour manger, mieux vivre. »	14, Hichem	Terme désignant une cigarette de haschisch, ou le haschisch en général dans ce cas. Le mot est une métaphore du « pilon » en tant que « instrument cylindrique servant à piler ». Par analogie de forme, il indique ce type de cigarette.
« [...] et de la <i>caillasse</i> [...] »	15, Hichem	Mot argotique indiquant l'argent. Sa première utilisation remonte au début du 20 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] niveau <i>tchatche</i> . »	15, Hichem	Synonyme familial de « bavardage », « conversation » qui remonte aux années soixante-dix.
« Je peux avoir 20 <i>balles</i> de weed ? »	16, une cliente	Cannabis, chanvre indien. De l'argot anglo-américain (même sens), issu de l'anglais <i>weed</i> « mauvaise herbe »

		(Zone).
« Bref, pas le temps de <i>gamberger</i> . »	16, Hichem	Attesté dès le 19 <sup>ème</sup> siècle, le terme est synonyme de « penser », « réfléchir ». étym.
« Deux gars en <i>costard</i> [...] »	16, Hichem	Ce mot appartenant au registre familier est l'apocope + suffixe diastratique -art du mot « costume ». Apparue au début du 20 <sup>ème</sup> siècle.
« Il me laisse tout faire, <i>l'enfoiré</i> . »	17, Hichem	Insulte (plus ou moins) amicale qui désigne une personne lâche ou traître. Apparue vers la moitié du 20 <sup>ème</sup> siècle.
« Encore la <i>gow</i> de la dernière fois ? »	17, Hichem	Terme argotique signifiant « fille », « petite amie », aussi orthographié en « go ». Il s'agit d'un terme neutre, comme « zouz » ou « meuf ». Il vient de la langue du Mali, le bambara, mais on le retrouve aussi en nouchi. Emprunt aux langues de l'immigration.
« Tu l'as <i>ken</i> ou pas ? »	17, Hichem	Terme argotique qui indique le fait d'« avoir des rapports sexuels » avec quelqu'un. Il remonte aux années quatre-vingt.

		Verlan du verbe <i>niquer</i> , mot argotique vulgaire ayant le même sens.
« [...] il y en a <i>un paquet</i> ! »	17, Hichem	Expression métaphorique utilisé dans le registre familier pour décrire une grosse quantité.
« [...] sur un <i>mec</i> qui tourne autour d'elle [...] »	18, Hichem	Très utilisé dans le registre familier, son origine remonte à la moitié du 19 <sup>ème</sup> siècle mais l'étymologie du mot est encore obscure. Aujourd'hui il est employé avec le sens de « homme », « garçon ».
« Elle me rend <i>dingue</i> . »	18, Hichem	Ce mot appartenait à l'argot des hôpitaux, indiquant dans les premières années du 20 <sup>ème</sup> siècle, un « aliéné mental ». Par glissement de sens, il est devenu synonyme de « furieux », « fou » ou encore « extraordinaire ». Il vient de l'espagnol <i>dengue</i> désignant une fièvre paludéenne.
« [...] une <i>daronne</i> qui vient du même village que la mienne. »	18. Hichem	Féminin de <i>daron</i> . L'origine du terme est ancienne et inconnue : au 18 <sup>ème</sup> siècle, il était déjà considéré argotique. Selon

		<p>une hypothèse, le nom dérive de deux mots, « dam » (seigneur) et « baron ». Le sens est en tout cas celui d'une personne autoritaire, comme un père ou un chef. Pendant les années trente, il désigne le tenancier de cabaret ou de maison close. Aujourd'hui il est utilisé pour indiquer les parents. <i>Daronne</i> signifie donc ici « mère »</p>
« [...] notre <i>taf</i> fait des dégâts... »	18, Hichem	<p>Synonyme de « travail » dans le registre familier. Son origine remonte à la fin des années soixante.</p>
« [...] se mesurer la <i>bite</i> . »	19, Hichem	<p>Apparu pendant le 19<sup>ème</sup> siècle, ce mot désigne le pénis, mais il peut aussi être utilisé en tant qu'insulte pour indiquer une imbécile. La signification primaire du mot est probablement celle de « bitte d'amarrage de bateau » (analogie de forme).</p>
« T'as <i>capté</i> , le sang ? »	20, Hichem	<p>Verbe signifiant « comprendre », issu de l'extension du sens propre de capter, c'est-à-dire « recueillir », « recevoir ».</p>

		Utilisé à partir des premières années du 21 <sup>ème</sup> siècle. Néologisme de sens.
« [...] qui est venu <i>chambouler</i> mon exclusivité de bonhomme à la maison. »	24, Hichem	Verbe synonyme de « déranger », « détruire », « renverser ». Entré dans la langue française à partir de la seconde moitié du 20 <sup>ème</sup> siècle. Registre familial.
« [...] on a <i>repris du poil de la bête</i> . »	23, Hichem	La tournure idiomatique « reprendre du poil de la bête » indique le fait de reprendre des forces (physiques ou mentales), retrouver de l'énergie. Sa première attestation remonte au 18 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] des parents un peu <i>largués</i> . »	26, Hichem	Synonyme de « dépassés » / « abandonné ». Utilisé dans le registre familial à partir des années quatre-vingts.
« [...] si elles <i>bossaient</i> [...] »	26, Hichem	L'origine du verbe <i>bossier</i> remonte à la deuxième moitié du 19 <sup>ème</sup> siècle et il vient de la locution dialectale « bossier du dos » (être courbé sur le travail). Le terme est entré dans le registre familial comme synonyme de « travailler ».



« [...] un <i>jus</i> [...] »	30, Hichem	Ce mot a plusieurs significations : dans ce cas, il désigne quelque chose à boire, il peut donc indiquer un verre de jus de fruit mais aussi du café. Utilisé à partir de la fin du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] devant une classe <i>bidonnée</i> »	30, Hichem	Synonyme de « moqueur », « rigolard », attesté à partir des années quatre-vingts. <i>Se bidonner</i> signifie « rire » en argot.
« [...] on s'est <i>arraché la gueule</i> tous les soirs [...] »	31, Hichem	Locution figée qui signifie « se saouler ».
« C'est eux, les <i>tauliers</i> du quartier. »	31, Hichem	Issu du mot « taule » (maison), ce terme indique, dans le registre familier, quelqu'un qui est le « propriétaire d'un établissement ». Utilisé à partir des années 1920.
« Sur chaque <i>four</i> [...] »	31, Hichem	Ce terme argotique appartient au même champ sémantique le mot « charbon », et, par glissement sémantique, il indique le lieu de vente de drogue. La première attestation du mot avec ce dernier sens remonte à la fin des années 2010.
« Il tire <i>taffe</i> sur taffe. »	32, Hichem	Terme familier synonyme de « bouffée », « aspiration

		de cigarette ». Attesté à partir du début du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« Avec son <i>zgeg</i> de frère [...] »	33, M.	Mot argotique désignant le pénis, apparu dès le début du 21 <sup>ème</sup> siècle. Également orthographié « sguègue ». Absent du dictionnaire de la Zone.
« [...] à boire son quatrième <i>kawa</i> de la journée [...] »	33, Hichem	On trouve le terme également orthographié « caoua ». Il est issu de l'arabe et il signifie « tasse de café ».
« [...] des <i>schlags</i> et des chômeurs à vie. »	33, Hichem	Mot issu de l'allemand « Schlag » (coup que l'on porte). Au fil du temps, sa signification s'est élargie: d'abord il désignait un drogué ou un toxicomane, ensuite un style vestimentaire dépourvu de toute élégance. Absent du dictionnaire de la Zone.
« Il <i>flippe</i> grave. »	34, Hichem	<i>Flipper</i> : verbe désignant le fait d' « avoir peur », d'« être angoissé » mais aussi de « devenir fou ». Apparu dans les années soixante-dix, il provient du vocabulaire de la drogue.

« [...] on <i>se grouille</i> , là. »	34, Rachid	Verbe argotique signifiant « se dépêcher » remontant à l'avant-guerre.
« Viens, on arrête de <i>jacter</i> et on parie, nan ? »	36, Lassana	Verbe d'origine argotique remontant au 19 <sup>ème</sup> siècle, signifiant « parler », « bavarder ».
« Il devient sombre, <i>illico</i> . »	36, Hichem	Adverbe relevant du registre familier, signifiant « immédiatement », « à l'instant ». Diffusé pendant le 19 <sup>ème</sup> siècle. Emprunt au latin <i>illico</i> « sur la place; sur le champ » composé de <i>in</i> « dans » et de l'ablatif de <i>locus</i> « lieu, moment ». Marque d'usage familier pour le <i>TLFi</i> .
« On <i>se zieute</i> d'un air entendu avec Rachid. »	37, Hichem	Également orthographié « <i>zyeuter</i> », ce verbe issu de l'argot parisien indique le fait de « se regarder ». Dérivé du mot « yeux », avec visualisation de la liaison (les yeux). Sa première attestation remonte à la fin du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« La <i>piaule</i> est à moitié vide [...] »	37, Hichem	Ce terme indique aujourd'hui une pièce, une chambre. Il est issu de « <i>piolle</i> », vieux terme argotique pour désigner

		une taverne. Utilisé à partir du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« Le <i>bide</i> , les jambes, le dos [...] »	38, Lassana	Mot issu de l'argot parisien de l'avant-guerre indiquant le « ventre ». Apocope de « bidon ».
« Et puis, Saïdou, il est <i>cramé</i> , il sert plus à rien. »	38, Lassana	Mot du registre familier signifiant « fatigué », « usé physiquement » et dans ce cas « détruit par la consommation de drogues ». Glissement sémantique à partir du verbe « cramer ».
« [...] tu lui dis de plus <i>rafler</i> un billet, sinon il y passe. »	38, Lassana	Terme issu du registre argotique policier ayant le sens de « arrêter quelqu'un » ou « interpellé en masse lors d'une rafle ». Par glissement de sens, aujourd'hui il indique le fait de « prendre », « enlever », « voler ». Sa première apparition remonte au 19 <sup>ème</sup> siècle.
« Vraiment s'il fait le <i>narvalo</i> . »	39, Lassana	Du romani « narvalo », ce mot désigne une personne stupide, un idiot. Diffusé pendant les années soixante.
« [...] un vieux qui <i>se barre</i> [...] »	40, Hichem	Verbe d'origine argotique inconnue, il indique le fait de « partir », « s'en aller »,

		et il remonte au 19 <sup>ème</sup> siècle.
« Forcément, il a fini en <i>taule</i> ... »	41, Hichem	Issu du registre argotique militaire, ce terme indique la « prison », la « cellule de prison ». Il a été utilisé depuis les dernières années du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« S'il poucave, on est <i>baisés</i> , nous ! »	42, Rachid	Adjectif participial du verbe « baiser », synonyme de « forniquer », « s'accoupler », appartenant au registre familial. Par glissement de sens, ici il signifie « dupé », « trompé », « exploité ». Utilisé depuis le 18 <sup>ème</sup> siècle.
« Il se roule un gros <i>pétou</i> pour calmer ses nerfs. »	42, Hichem	Suffixation du terme « pétard », ici il a le sens de « cigarette de haschisch », « joint ». Diffusé pendant les premières années du 21 <sup>ème</sup> siècle.
« Le client est <i>balèse</i> [...] »	43, Hichem	Du provençal « balès » (grotesque, gros), il s'est diffusé dans le registre familial français à partir des premières années du 20 <sup>ème</sup> siècle, avec le sens de « massif », « fort », « puissant ».
« On a une OG Kush <i>patate</i> en ce moment. »	43, Hichem	Néologisme : super.

« Je suis Maori, ça <i>colle</i> . »	43, un client	Par glissement de sens, le verbe « coller » ici désigne le fait de « concorder ». L'expression est donc synonyme de « ça va ». Utilisé depuis les premières années du 20 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] il a jamais lâché la <i>bécane</i> . »	45, Hichem	Terme appartenant au registre familier indiquant une « moto ». Issu de l'argot des mécaniciens et diffusé à partir du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] par une <i>bagnole</i> de keufs [...] »	47, Hichem	Terme appartenant au registre familier indiquant une « voiture ». Au 19 <sup>ème</sup> siècle, ce terme désignait un « wagon de chemin de fer pour le transport des chevaux ». Avec le temps, il s'est diffusé avec le sens de « vieille ou mauvaise voiture ».
« Trois rangs de <i>mioches</i> . »	48, Hichem	Terme désignant un enfant, probablement issu de « mie » (petit morceau de pain ou d'un aliment) en ajoutant le suffixe <i>-oche</i> . Sa première attestation remonte à la fin du 18 <sup>ème</sup> siècle.
« Sans <i>déconner</i> . »	49, Hichem	Synonyme de « rire », « plaisanter », « ne pas être sérieux ». Verbe

		parasynthétique à partir de « con » dans sa signification familière (imbécile). Sa première apparition remonte à la fin du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] qu'elle est pas <i>dégueulasse</i> [...] »	52, Hichem	Terme qui remonte au 19 <sup>ème</sup> siècle avec le sens de « dégoûtant », « sale » mais aussi « immoral », « mauvais ». Issu du verbe « dégueuler », synonyme de vomir, de gueule (bouche).
« [...] avoir du mal à mettre sa <i>carcasse</i> au sol. »	53, Hichem	Par glissement de sens, le mot désigne le « corps humain ».
« <i>J'ai chialé</i> après l'élimination contre Manchester [...] »	56, Hichem	Verbe appartenant au registre familier, synonyme de « pleurer » ; son origine est incertaine, il est probablement issu de « chiailler », diminutif de « chier ». Diffusé pendant le 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] <i>la coupe aux grandes oreilles</i> . »	56, Hichem	Métaphore désignant le trophée de la Ligue des Champions. Les « grandes oreilles » sont les deux anses.
« Tu cherches la merde, <i>poto</i> ! »	57, Rachid	Variation de « pote ».
« Les <i>microbes</i> [...] »	59, Hichem	Emploi métaphorique du mot pour indiquer

		quelqu'un de petite taille ou un enfant.
« [...] le <i>fric</i> quitte la cité [...] »	59, Hichem	Il s'agit d'un mot du registre familier qui désigne l'argent, dont l'origine est incertaine. Probablement abréviation de « fricot » (bombance, régal) ou de « fric-frac » (effraction). Sa première attestation remonte à la fin du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] les <i>biftons</i> sont partis [...] »	59, Hichem	Également apocopé « biff », ce mot désigne l'argent, en particulier les billets de banque. Issu du mot « biffe » (chiffon de papier) et utilisé à partir de la seconde moitié du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] <i>ça me fout les boules.</i> »	62, Hichem	Expression familière pour indiquer le fait d'« être mal à l'aise », d'« être inquiet » ou « énervé ». Les « boules » se réfèrent aux testicules.
« <i>Du marron.</i> »	63, un client	Emploi métaphorique pour indiquer le haschisch, par analogie de couleur.
« Ils ont pas intégré #MeToo, ces <i>crevards</i> ! »	64, Hichem	Terme issu du verbe « crever », désignant une personne opportuniste ou avare, il peut aussi être utilisé dans une façon plus



		générale pour indiquer une mauvaise personne.
« C'est AliExpress, ce <i>môme</i> . »	67, Hichem	Mot apparu vers la moitié du 19 <sup>ème</sup> siècle désignant un « enfant », un « petit » comme dans ce cas, ou une « fille », une « petite amie ».
« [...] qui était fait <i>de bric et de broc</i> [...] »	69, Hichem	Expression familière indiquant une façon de faire quelque chose sans soin, de façon disparate.
« [...] qu'ils <i>mettent le grappin sur</i> la première tchoin venue. »	74, Hichem	Expression familière indiquant le fait de « s'approprier de quelque chose » ou de « conquérir sentimentalement quelqu'un ». Sa première attestation remonte au 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] la première <i>tchoin</i> venue. »	74, Hichem	Également orthographié « tschoin », ce mot argotique est issu du nouchi et il désigne une « femme aux mœurs légères ».
« [...] de la <i>tise</i> , des meufs, la plage [...] »	74, Hichem	Le verbe tiser signifie « boire de l'alcool », donc la « tise » indique l'alcool. Deux étymologies sont avancées : de l'anglais <i>to tease</i> ou du kabyle <i>tissit</i> «boisson » (Zone)

« Ça fait une <i>plombe</i> que je phase sur mon téléphone [...] »	77, Hichem	Ce terme qui signifie « heure », est issu de l'image du marteau qui tombe d'aplomb sur la cloche, il a été utilisé depuis le 18 <sup>ème</sup> siècle.
« Tu veux que je <i>remette ça sur le tapis</i> ? »	78, Rachid	<i>Remettre quelque chose sur le tapis</i> : expression familière indiquant le fait de « recommencer à parler d'un sujet dont les autres ne veulent pas discuter ».
« [...] (le <i>cuistot</i> de thiep) [...] »	80, Hichem	Terme issu de l'argot militaire de la Première Guerre Mondiale désignant un « cuisinier attiré d'une unité ». Maintenant il indique simplement un « cuisinier ». Troncation par apocope + suffixe diastratique.
« [...] je me suis empressé de réparer ma <i>boulette</i> . »	81, Hichem	Terme utilisé depuis le 19 <sup>ème</sup> siècle pour indiquer une « bêtise », un « erreur ». Issu de « boulettes de papier (faites par des élèves indisciplinés) ».
« [...] et <i>cash</i> , ils demandent [...] »	82, Hichem	Terme remontant aux dernières années du 20 <sup>ème</sup> siècle signifiant « brutalement », « (parler) franchement ». Issu de

		l'anglais « cash » (argent liquide).
« Je coiffe ma <i>tignasse</i> d'Arabe en arrière [...] »	84, Hichem	Terme signifiant « cheveux », « chevelure », probablement issu de « teigne » ou par glissement de sens de « tignasse » (crinière). Utilisé à partir du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« Notre <i>bahut</i> [...] »	85, Hichem	Terme argotique qui indique « l'école » ; son origine est obscure : il remonte probablement du bas francique et il s'est diffusé vers la moitié du 19 <sup>ème</sup> siècle. Glissement sémantique, par métonymie : au sens propre : meuble contenant de la vaisselle.
« [...] comme si j'allais <i>clamser</i> là [...] »	87, Hichem	Verbe appartenant au registre familier, synonyme de « mourir ». Son origine est obscure ; plusieurs sources indiquent une provenance onomatopéique liée aux bruits de convulsions d'agonie. Le terme s'est diffusé vers la fin du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] de l'appeler par son <i>blase</i> [...] »	87, Hichem	Apocope de « blason », ce terme s'est diffusé au début

		du 20 <sup>ème</sup> siècle comme synonyme de « nom ».
« Y a une <i>tchop</i> au 4. »	95, Rachid	Mot d'usage récent mais d'origine inconnue indiquant une « voiture ».
« [...] qu'on y vende la <i>zipette</i> [...] »	96, Hichem	Terme argotique désignant la « cocaïne » ou la drogue en général. Attesté depuis 2012.
« Ils vont pas <i>niquer</i> l'économie pour de bon [...] »	97, Hichem	Synonyme de « baiser », il peut être utilisé avec les sens de « forniquer » mais aussi de « endommager », « frapper », « détruire ». le terme est très diffusé dans le registre familial français à partir des années quatre-vingts.
« [...] le mec baisse son <i>froc</i> [...] »	99, Zak	Ce mot, attesté dans le registre familial et argotique depuis la première moitié du 20 <sup>ème</sup> siècle, désigne le « pantalon ». L'expression baisser son froc veut aussi dire « se soumettre », « accepter sans rien dire ».
« [...] des histoires à n'en plus finir avec la <i>volaille</i> . »	99, Hichem	Substantif signifiant « la police », ce mot est probablement lié à « poulet », identifiant un policier. Sa première attestation remonte au 19 <sup>ème</sup> siècle mais il s'est

		diffusé pendant la deuxième moitié du 20 <sup>ème</sup> siècle.
« Ils te mettent sur écoute, te <i>filochent</i> . »	101, Hichem	Appartenant au registre familier, le verbe « filocher » indique l'action de « suivre », « prendre en filature » quelqu'un. Répandu pendant les premières années du 20 <sup>ème</sup> siècle.
« Ça marque tout le monde, le <i>chtar</i> . »	102, Hichem	Également orthographié « schtar », le terme, issu du romani et diffusé pendant la seconde moitié du 19 <sup>ème</sup> siècle, désigne la « prison ».
« Les grosses <i>engueulades</i> [...] »	103, Hichem	Issu du mot « gueule », ce terme se réfère à une forte « gronderie » ou « dispute avec d'insultes ». Dérivé du verbe <i>engueuler</i> au sens de « disputer violemment quelqu'un ».
« [...] je <i>balise</i> [...] »	103, Hichem	Verbe signifiant « avoir peur », lié à l'image des balises rouges de signalisation et répandu pendant les années quatre-vingts.
« Vous le <i>goumez</i> , mais pas trop [...] »	106, Zak	Issu du créole « goumen », signifiant « battre », « se battre », ce mot est entré dans le registre familier

		français depuis les années 2010.
« Ils ont trouvé deux <i>pigeons</i> pour faire le sale boulot, c'est tout. »	106, Zak	Métaphore zoormorphique indiquant une personne qu'on peut facilement duper, un « naïf ». Sa première attestation remonte au 17 <sup>ème</sup> siècle.
« Zak a le <i>seum</i> de pas avoir été convié à la fête. »	106, Hichem	Terme utilisé depuis les premières années du 21 <sup>ème</sup> siècle pour indiquer la « colère », la « rancœur ». Issu du mot arabe « sèmm » (venin).
« Ça sera fini <i>en deux-deux</i> . »	107, Hichem	Locution argotique signifiant « rapidement », issue du mot anglais « speed » verlanisé « en de-spee » et réduit « en de-de » par troncation + réplication.
« [...] clope au <i>bec</i> [...] »	109, Hichem	Métaphore indiquant la « bouche ». Emploi ancien.
« Je <i>t'allume</i> . »	112, Hichem	Emploi métaphorique du verbe « allumer » avec le sens de « frapper » mais aussi « tirer avec une arme à feu ». Utilisé dans l'argot militaire et répandu dans le registre familier français depuis les années soixante.
« J'ai du sang sur mes <i>pompes</i> , couleur ketchup. »	113, Hichem	Synonyme de « chaussures », initialement utilisé pour

		décrire des chaussures percées (comparée à une pompe aspirante). Argot ancien.
« [...] en train de nettoyer nos <i>groles</i> [...] »	113, Hichem	Probablement issu du patois lyonnais, ce mot indique les « chaussures » et il a été utilisé à partir des années vingt.
« Les <i>mapesas</i> . »	116, Hichem	Issu du comorien, ce mot indique « l'argent », « les billets ».
« [...] pire qu'un <i>clebs</i> . »	117, Hichem	Issu du mot arabe « kelp » (pluriel « kleb ») qui désigne un chien, répandu depuis la fin du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« [...] <i>bourré</i> à première vue [...] »	120, Hichem	Synonyme de « ivre », attesté depuis les années trente.
« [...] il te plante sans réfléchir, ce <i>maboule</i> . »	121, Hichem	Mot qui signifie « fou », « qui a perdu la raison », attesté depuis la seconde moitié du 19 <sup>ème</sup> siècle.
« Ça peut te rendre schizo si tu en <i>bédaves</i> dix par jour [...] »	123, Hichem	Probablement issu du mot romani « bedo » (truc, chose) qui est entré dans le registre français familier comme synonyme de « joint ». Ici on le trouve sous forme de dénominal avec le sens de « fumer ».

« Y aurait moyen de prendre une <i>plaque</i> ? »	125, un client	Par analogie de forme, le terme désigne ici une barre de haschisch.
« Vas-y <i>flemme</i> , moi, <i>t'façon</i> . »	129, Rachid	Contraction de la locution « de toute façon ». Ellipse de la locution familière <i>avoir la flemme</i> , qui signifie « être paresseux, ne pas avoir l'énergie nécessaire pour faire quelque chose ».
« Je tire une taffe sur le <i>spliff</i> . »	136, Hichem	Synonyme de « cigarette de haschisch », issu de l'anglo-américain.
« Il est K.O. à <i>l'hosto</i> [...] »	139, Hichem	Mot indiquant l'hospice et l'hôpital (comme dans ce cas). Probablement issu du provençal « ousteau » (hôpital).
« [...] les plus jeunes sont au <i>plumard</i> [...] »	150, Hichem	Mot issu de « plume », il indique un « lit » tandis que l'expression « être au plumard » prend un sens érotique et donc indique « avoir des relations sexuelles ».
« [...] <i>pillave</i> pour certains. »	152, Hichem	Issu du romani « piyav » (boire), le terme ici désigne l'alcool. Son origine remonte aux années quatre-vingts.
« [...] Aliou et Dylan sont sûrement <i>au pieu</i> , eux. »	152, Hichem	La locution <i>être au pieu</i> signifie « être au lit ». <i>Pieu</i> dérive probablement du



		mot picard pour peau ou de <i>piaule</i> .
« Je suis <i>dans les vapes</i> , j'ai vaguement mal. »	155, Hichem	Locution signifiante « être dans le brouillard » au sens « d'avoir les idées brouillées », ou « s'évanouir ». Le mot <i>vape</i> est l'apocope de <i>vapeur</i> .

## Conclusion

Bien qu'étudiante en langue française depuis plusieurs années, l'approche de la langue des cités n'a pas été simple car elle a impliqué une recherche de nombreux termes argotiques et de néologismes, accomplie grâce à la consultation en ligne de dictionnaires du lexique non conventionnel, instruments mis à jour capables de suivre le rythme de la constante évolution du FCC.

L'analyse de la langue des cités m'a permis aussi de découvrir un univers parallèle à celui de la culture française traditionnelle connue partout dans le monde, et de retrouver les racines de son développement. Ce travail a donc été un processus d'exploration stimulant non seulement d'un point de vue linguistique mais aussi socio-culturel, en observant les phénomènes dérivant de la coexistence de plusieurs communautés différentes. Le résultat du contact des langues de l'immigration a donc été exploré et examiné afin de reconstruire une situation sociolinguistique particulière, en délimitant les caractéristiques principales de la langue de banlieue. Parmi tous les phénomènes analysés on a en outre remarqué un dénominateur commun : l'intention de créer un langage cryptique afin de constituer une communauté à la fois sociale et linguistique réservée à quelques-uns en prenant ses distances par rapport à la société française.

Le langage utilisé par le jeune protagoniste, saturé de néologismes, d'emprunts aux autres langues et de termes argotiques, reflète le milieu d'où il vient et elle a été objet de discussion dans la dernière partie de cette recherche. Le roman envisagé a donc contribué à donner une vision complète et réaliste du milieu banlieusard, en racontant l'histoire d'un jeune homme de dix-huit ans qui devient vendeur de drogue pour gagner de l'argent, pris comme exemple pour montrer la vie et le destin de la plupart d'entre eux. L'auteur réussit effectivement à familiariser le lecteur avec le protagoniste et à créer une situation d'empathie avec lui jusqu'à la dernière page.

L'exploitation du corpus a permis de relever un grand nombre de termes appartenant au français contemporain des cités, en effet on a analysé un total de 262 termes et locutions figées : 31 anglicismes (11,83%), 31 emprunts à la langue arabe (11,83%), 26 termes en verlan (9,92%), 54 tronctions (20,61%) et 120 termes et locutions appartenant au lexique non conventionnel (45,80%). Bien que beaucoup d'emprunts, de mots et d'expressions argotiques remontent aux décennies et aux siècles passés et soient entrés dans le vocabulaire français dans le registre familier, on a aussi relevé de nombreux néologismes qui appartiennent au lexique des dernières années et qui sont difficilement repérables dans les dictionnaires, sauf les sources en ligne qui sont constamment actualisées.

Pour ceux qui s'occupent de la langue et de la culture française il est indispensable, en effet, de connaître les spécificités linguistiques qui occupent désormais une place fondamentale dans la vie quotidienne d'une grande partie de la population en France, qui ne se compose plus seulement de jeunes habitants des cités, mais qui se diffusent toujours plus dans d'autres couches de la société

jusqu'à entrer dans le langage familier ordinaire, en perdant leur valeur cryptique. C'est par exemple le cas de la publicité qui utilise le parler des jeunes pour les toucher, en causant de la perplexité parmi les moins jeunes qui, en peu de temps, absorberont ces néologismes dans leur registre familier, comme le remarque Henriette Walter<sup>66</sup>. C'est donc pour cette raison que ce type de lexique nécessite ensuite une ultérieure évolution pour reconstruire l'exclusivité lexicale.

Il est donc très important d'avoir une perspective complète sur ce qui se passe dans une langue et de se rappeler que tant qu'il y aura des échanges et des rencontres de cultures, on assistera à un constant développement linguistique : comme le rappelle Henriette Walter, « la langue française, comme les autres langues, entre dans une nouvelle ère de son histoire : elle s'adaptera ou elle périra. Les signes perceptibles des mouvements qui la parcourent nous avertissent discrètement qu'elle est déjà sur la bonne voie »<sup>67</sup>.

---

<sup>66</sup> Walter, H., *Le français dans tous les sens. Grandes et petites histoires de notre langue*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1988, p. 386.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 396.

## BIBLIOGRAPHIE

Audéoud, L., *Les registres de langue en français langue étrangère*, Vercelli, Edizioni dell'orso, 2011.

Auzanneau, M., Juillard, C., *Aperçu théorique et méthodologique sur la variation langagière de jeunes en banlieue parisienne*, Paris, L'Harmattan, 2012

Baillet, D., *La "langue des banlieues", entre appauvrissement culturel et exclusion sociale*, Persée, 2001

Barbérís, J.M., *Onomatopée, interjection : un défi pour la grammaire*, « L'Information Grammaticale », N. 53, 1992

Bedijs, K., *Langue et générations : le langage des jeunes*, Boston, De Gruyter, 2015

Bertucci, Marie-Madeleine, *Formes de la ségrégation langagière et sociale en banlieue*, Paris, L'Harmattan, 2013

Borrell, A., *Le vocabulaire « jeune », le parler « branché »*, « Cahiers de lexicologie », 1986

Bourdereau F., Fozza J.C., Giovacchini M., *Précis du français*. Paris, Édition Nathan, 1996.

Bulot, T., *Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière*, « Cahiers de sociolinguistique », n°9, 2004

Bulot, T., *Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière*, Rennes, Éditions Presses universitaires de Rennes, 2004

Calvet, L. J., *L'argot comme variation diastratique, diatopique et diachronique (autour de Pierre Giraud)*, « Langue Française », n°90, 1991

Cello, S., *Pour une narration des banlieues contemporaines*, Éditions Société Roman 20-50, 2015

Dortier, J.F., *Tu flippes ta race bâtard!* « Pourquoi parle-t-on? L'oralité redécouverte ». n°159, 2005.

Dostie Gaétane, *La réduplication pragmatique des marqueurs discursifs. De là à là là*, « Langue française », 2007/2

Duneton C., *Guide du français familier*, Paris, Édition Seuil, 1998,

Duchêne, N., *Langue, immigration, culture : paroles de la banlieue française*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2002

Fourcaut, A., *Paris/Banlieues: conflits et solidarités*, Édition Creaphis, 2007.

Gadet, F., *Français populaire : un concept douteux pour un objet évanescent*, « Ville-Ecole-Intégration Enjeux », n°130, 2002.

Goudailler, Jean Pierre, *Comment tu tchatches!* Paris, Maisonneuve et Larose, 1997

Goudaillier, Jean-Pierre, *Culture « banlieues », langue des « cités » et Internet*, CNRS, 2015

Goudaillier, Jean-Pierre, *De l'argot traditionnel au français contemporain des cités*, Éditions Presses Universitaires de France, 2002

Goudaillier, Jean-Pierre, *Emprunts en français contemporain des cités (FCC) : plusieurs décennies d'un turnover permanent*, Université Paris Descartes, 2018

Goudaillier, Jean Pierre, *Français contemporain des cités : langue en miroir, langue du refus*, « Adolescence », vol. 251, n. 1, 2007

Goudaillier, Jean-Pierre, *Le français face aux bilinguismes et aux métissages culturels*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004

Hargreaves, A., *Littérature beure*, EUT Edizioni Università di Trieste, 2002

Horvath, C., *Ecrire la banlieue dans les années 2000-2015*, CNRS Éditions, 2016

INSEE Analyse, Thomas Poncelet, Odile Wolber, Insee Île-de-France ; Fouad Amar, Jean Capillon, rectorat de Créteil ; Jonathan Duval, rectorat de Paris ; Joan Bonnaud, rectorat de Versailles, n. 93, 2018.

Jamin M., Trimaille C., Gasquet-Cyrus M., *De la convergence dans la divergence : le cas des quartiers pluri-ethniques en France*, « French Language Studies », 2006

Jollin Bertocchi, S., *Les niveaux de langage*. Paris, Éditions Hachette, 2003.

Kleiber, G., *Sémiotique de l'interjection*, « Langages », 2006/1

Lamizet, B., *Y a-t-il un « parler jeune » ?*, « Cahiers de sociolinguistique », 2004

Le Cunff, C., Cabiron, F., *De la violence à la joute verbale. Élèves en banlieue (école et collège)*, Persée, 1997

Lefkowitz, N.J., *Verlan : Talking Backwards in French*. *The French Review*, vol. 63, n° 2, 1989

Lehka-Lemarchand, I., *Accent de banlieue - Approche phonétique et sociolinguistique de la prosodie des jeunes d'une banlieue rouennaise* [Thèse de doctorat], Université de Rouen, 2007

Leseigneur, Q., *Dix-huit ans, pas trop con*, éditions Sarbacane, 2023

Liogier, E., *La variation stylistique dans le langage des adolescents de cité*, « Langue et société », 2009/2

Lottereie, C., *La langue de banlieue : de l'oral à l'écrit*, Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3, 2014

Müller B., *Le français d'aujourd'hui*. Paris, Éditions Klincksieck, 1985

Palma, S., *Le phénomène du détournement dans le langage des jeunes*. « Pratiques » (en ligne), 2013

Pivot, B., *100 expressions à sauver*, Paris, Éditions Albin Michel, 2008

Radka, F.M., *La troncation en tant que procédé d'abréviation et sa perception dans le français contemporain*, thèse de doctorat, 2012

Razane et al., *Qui fait la France?*, *Chroniques d'une société annoncée*, Paris, Stock, 2007

Sokolija, A., *Le français contemporain des cités, un phénomène langagier français*, Université de Sarajevo, 2019

Verdelhan-Bourgade, M., *Procédés sémantiques et lexicaux en français branché*, « Langue française », n°90, 1991

Vicca, D., *Quelles fonctions de l'anglo-américain dans le Français Contemporain des Cités ? Une approche socio-linguistique au roman beur*, « Synergies », n° 5, 2012, pp. 157-1662012

Walter, H., *Le français dans tous les sens. Grandes et petites histoires de notre langue*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1988

Yaguello, M., Genouvrier, E., Colin, J.P., *Le grand livre de la langue française*, Paris, Édition Seuil, 2003

Zouhour, M., Hmaid, B.A., *Langage et exclusion. La langue des cités en France*, « Cahiers de la Méditerranée » (en ligne), n°69, 2004

## **DICTIONNAIRES**

Robert, P., *Le petit Robert de la langue française 2017*, Paris, Le Robert, 2017

Vincenti, A., *Les mots du bitume. De Rabelais aux rappeurs, petit dictionnaire de la langue de la rue*, Paris, Le Robert, 2017

## **DICTIONNAIRES EN LIGNE**

*Dictionnaire de la Zone, tout l'argot des banlieues* de Cobra le Cynique, 2000-2024, <https://www.dictionnairedelazone.fr/>

*Bob, dictionnaire de français argotique, populaire et familier*, <https://www.languefrancaise.net/Bob>

*Wiktionnaire, le dictionnaire libre*, <https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire>

*Dictionnaire Orthodidacte*, <https://dictionnaire.orthodidacte.com/>

*Dictionnaire Larousse*, <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>

*TLFi : Trésor de la langue Française informatisé*, ATILF - CNRS & Université de Lorraine,  
<http://www.atilf.fr/tlfi>

## **SITOGRAFIE**

*La langue française*, <https://www.lalanguefrancaise.com/>